

Au nom du Père

Marc-André COTTON

Suivi éditorial : Claudia Renau & Victorine Meyers
Directrice de collection « Sciences Humaines » : Fabienne Cazalis

Couverture : Cristelle Barillon
Conception intérieure : Victorine Meyers

© Éditions l'Instant Présent, janvier 2014
www.editions-instant-present.com/ANDP

ISBN : 978-2-916032-38-2

Tous droits de traduction, reproduction
et adaptation réservés pour tous pays.

Illustration de couverture :

Le 21 janvier 2000, en campagne à Colfax (Iowa) pour la désignation du candidat républicain à la prochaine élection présidentielle, le gouverneur du Texas George W. Bush s'exprime devant une fresque de Jésus-Christ.

© AFP/Timothy A. Clary

Avertissement

Les points de vue que prônent cet ouvrage ne peuvent se substituer aux conseils ou aux traitements dispensés par des professionnels de la santé. Ni l'auteur, ni l'éditeur, ne peuvent être tenus pour responsables de torts ou préjudices causés à des personnes ou organismes relativement à des désordres ou complications qui découleraient directement ou indirectement des informations de ce livre.

Marc-André COTTON

AU NOM DU PÈRE :

*les années Bush et l'héritage
de la violence éducative*

Éditions 
l'Instant Présent

Sommaire

Préface	ix
Prologue : La Pédagogie noire	1
L'obéissance, clé de voûte du système éducatif	2
Une guerre déclarée contre l'enfant	6
Le déni de la conscience humaine	9
Première Partie :	
L'héritage de la violence éducative	13
Chapitre 1 : Une terreur millénaire	15
Une tragédie historique	15
Réactiver la terreur de l'abandon et de la mort	18
Syndrome de Stockholm	21
De la terreur éducative aux mises en scène du pouvoir	25
Le retour à l'ordre du Père	27
Chapitre 2 : Le déni de la violence éducative	31
Un héritage douloureux	32
Un mouvement très influent	35
La dimension messianique	38
Les apôtres de la violence éducative	42
Une justice complaisante	46
Chapitre 3 : Le Nouveau siècle américain	51
L'Amérique profonde remise en cause	52
Le « Nouveau siècle » américain	53
Le mensonge comme arme de persuasion massive	56
Leo Strauss et la « tyrannie éclairée »	59
Une punition « divine »	62

Chapitre 4 : Le choc et l'effroi	67
L'extrême souffrance des êtres	68
La doctrine du « Shock and Awe »	70
Une grandiosité qui confine à la « psychose »	73
Sous le commandement de Dieu	75
« Atomiser La Mecque »	78
Chapitre 5 : L'emprise du discours parental	81
George W. Bush en manipulateur	82
Une guerre psychologique contre l'enfant	85
George Orwell et le double langage de l'éducation	87
De la haine de soi à l'amour de la patrie	92
Le fantasme devient réalité	94
Chapitre 6 : Armes de désinformation massive	97
Des journalistes sous terre	97
Une écriture envoûtante	98
Les « sources » de Judith Miller	100
Un divertissement collectif	103
Des terreurs issues de l'enfance	104
Chapitre 7 : L'enfance d'un chef de guerre	109
Une fuite en avant	110
« La bouche de ma mère »	113
Une famille dysfonctionnelle	116
George W. Bush victime de la Pédagogie noire	119
Suivre les traces du père	123
Un scandale de tortures à Yale	126
Chapitre 8 : Bush et son gang	131
Au cœur du mensonge familial	132
Une profonde dépression issue de l'enfance	137
Un fils qui porte les fautes de ses pères	142
La douteuse conversion de George W. Bush	146
Pour la gloire de Dieu	152
Une politique de dupes	157
Seconde Partie :	
Les années Bush comme conséquence de	
problématiques familiales non résolues	163
Chapitre 9 : La revanche du fils	165
Une victoire devant la Cour suprême	166
La restauration de l'empire	169
Réminiscences des guerres indiennes	174
Un « nouveau Pearl Harbor »	177

Chapitre 10 : La thèse du complot islamiste	181
Un coupable idéal	182
Des renseignements ignorés	187
Un président paralysé par la terreur	190
La défense aérienne inopérante le 11 Septembre	194
Le mystère de la Tour N° 7	198
Chapitre 11 : Le traumatisme du 11 Septembre	205
La nation sous le choc	206
Des traumatismes resurgissent de l'enfance	208
Se venger pour gérer la souffrance	211
Les manipulations du pouvoir	214
Une transe collective	218
Le crépuscule des libertés	220
Chapitre 12 : Offensives contre la Constitution	223
Le Président au-dessus des lois	224
L'obsession du contrôle	227
Des millions d'Américains abusés	231
La traque d'un « ennemi intérieur »	233
Un châtiment exemplaire	236
Chapitre 13 : Les âmes torturées	241
« Personnes sous contrôle »	242
Remettre en scène la violence de l'idéologie éducative	244
Une « Pierre de Rosette » psychologique	247
Du calvaire de l'enfant aux méthodes de l'agent spécial Jack Bauer	250
Vers une légalisation de la torture	254
Les souffrances inutiles de Mohammed Al-Qahtani	258
Chapitre 14 : Dérives de la psychologie	263
Un code éthique volontairement lacunaire	264
Une synergie historique	267
L'empreinte de l'arrachement relationnel	270
Ouvrir la « boîte de Skinner »	274
Conditionner les comportements de l'enfant	276
Remettre en scène la torture de l'abandon et de la mort	280
Un funeste bizutage	284
Chapitre 15 : Le sacrifice des enfants de l'Amérique	289
Les blessures invisibles de la guerre	290
Un machisme exacerbé	294
« Comme Abraham avec Isaac »	297
Une défense maniaque contre la terreur	301
« Nous nous sentions si impuissants »	304
Le borbier irakien	309

Chapitre 16 : Le déclin de l'empire	313
Une mission pour tuer	314
Éradiquer le Mal en l'Homme	317
Une rage irrésolue contre le père	321
L'attente d'un changement radical	324
La plus longue récession depuis les années 1930	327
Une nation plus divisée que jamais	330
Épilogue : La neurobiologie de la terreur	337
Conscience et refoulement	338
Freud et la « compulsion de répétition »	340
La neurobiologie au secours des enfants	342
Retrouver la fluidité de notre conscience	345
Remerciements	347
Annexe : Chronologie des années Bush	349
Bibliographie	353
Index	379

PRÉFACE

Le 11 mai 2012, Georges W. Bush a été condamné pour « *crimes de guerre* » par contumace par un tribunal siégeant à Kuala Lumpur, capitale de la Malaisie. Cette instance juridique internationale, qui jugeait selon les principes de la charte de Nuremberg, a condamné en même temps son vice-président Dick Cheney, son secrétaire à la Défense Donald Rumsfeld, ainsi que cinq autres hauts responsables de l'administration Bush, en raison de leur rôle de décideurs dans les guerres d'Irak et d'Afghanistan et dans les traitements inhumains pratiqués par les troupes américaines dans ces pays¹.

Le procès a permis d'entendre les témoignages poignants de personnes victimes de tortures, alors qu'elles étaient aux mains des troupes américaines ou de contractants en Irak et en Afghanistan. Ce verdict est sans doute plus symbolique qu'autre chose, car les huit condamnés ne seront probablement jamais inquiétés aux États-Unis ou dans des pays « alliés ».

En 2013, Véronique Chalmet, collaboratrice du magazine *Ça m'intéresse - Histoire*, publie un ouvrage intitulé *L'enfance des dictateurs* (éditions

1. Yvonne Ridley, *Bush Convicted of War Crimes in Absentia*, Foreign Policy Journal, 12.5.2012, www.foreignpolicyjournal.com/2012/05/12/bush-convicted-of-war-crimes-in-absentia/.

Prisma). Elle en choisit dix : Pol Pot, Amin Dada, Staline, Kadhafi, Hitler, Franco, Mao, Mussolini, Bokassa et Saddam Hussein. Tous, sans exception, ont vécu une enfance qu'il est possible de qualifier de martyre. Saddam Hussein fut torturé pendant six ans par son beau-père et deviendra un dictateur autoproclamé, qui fera plus de deux millions de victimes.

Tous ceux qui ont connu une enfance aussi terrible que Saddam Hussein ne sont pas devenus pour autant des déséquilibrés incapables de tout rapport humain. Georges W. Bush n'a pas vécu une enfance aussi horrible que Saddam Hussein. En revanche, il a suffisamment souffert pour devenir le président réélu des États-Unis, responsable d'une guerre contre le terrorisme qui aurait fait au moins 227 000 morts, dont près de 120 000 civils².

Au XVII^e siècle, les sujets d'un souverain de droit divin comme Louis XIV, n'ayant de fait pas de droits, n'avaient aucune responsabilité dans le choix de leur souverain. Mais depuis la Révolution française et la Déclaration des droits de l'Homme, les citoyens libres ont le droit de tenter de choisir le meilleur d'entre eux, susceptible de diriger leur État en faisant leur bonheur, tout en contribuant à celui de l'humanité. Il est dommage qu'à la suite de l'épreuve du 11 septembre 2001, ce ne soit pas un homme d'un caractère aussi sage que Mandela, qui se soit trouvé à la tête des États-Unis.

Marc-André Cotton, membre de l'*International Psychohistory Association*, allié à une expérience personnelle de la psychothérapie une formation scientifique rigoureuse. Alors adolescent, lors d'un séjour d'un an dans une famille américaine de l'État d'Indiana, il a été marqué par la lecture du livre de Dee Brown, *Enterre mon cœur à Wounded Knee (Bury My Heart at Wounded Knee*, Barrie & Jenkins Ltd, 1971), qui retrace l'ethnocide des peuples amérindiens dans la conquête de l'Ouest. Dans ce milieu républicain et conservateur, il découvre alors une facette douloureuse de l'Amérique.

Devenu adulte et père de trois enfants, il est ému par le livre *C'est pour ton bien* d'Alice Miller (Aubier, 1983) qui décortique les mécanismes de la pédagogie noire et le retentissement psychosomatique des brutalités subies dans l'enfance. Il prend alors conscience qu'il a lui-même été l'objet de violences « éducatives ».

Alice Miller choisit l'exemple d'Adolf Hitler, qui aurait reproduit, en arrivant au pouvoir, les sévices que lui avait fait subir son père. Victime des persécutions nazies, elle démontra que l'idéologie fasciste constituait le paroxysme historique des violences infligées aux enfants :

« Malheureusement, on nie partout le fait que tous les monstres sont nés enfants innocents et deviennent bestiaux à cause de leur éducation brutale. Les terroristes qui décapitent leurs victimes, en Irak ou ailleurs, ne sont-ils

2. Lire Jean-Marc Manach, *The War on Terror in Numbers*, owni.eu, 5.5.2011, <http://owni.eu/2011/05/05/the-war-on-terror-in-numbers/>.

pas des êtres humains, ne sont-ils pas, comme Hitler, devenus des êtres cruels et sans scrupules à la suite de leur enfance³ ? »

En 2004, Olivier Maurel publie *La Fessée : Questions sur la violence éducative* (La Plage, 2004), avec une préface d’Alice Miller. Après avoir fondé l’Observatoire de la violence éducative ordinaire (OVEO), il a depuis écrit d’autres ouvrages dénonçant les conséquences de ces violences⁴.

En psychohistorien, Marc-André Cotton poursuit ici le même but : nous faire découvrir les conséquences de la brutalité subie par les petits Américains au nom de leur éducation. Le travail qu’il a effectué sur son histoire personnelle lui permet de nous faire comprendre comment un enfant « innocent » comme George W. Bush a pu devenir cet homme capable de déclarer des guerres, de faire bombarder des civils et d’encourager la torture.

L’auteur a pu avoir accès à une remarquable quantité de documents, ce qui permet au lecteur de se forger son propre point de vue. En voici un exemple :

« Un jour en classe, alors âgé d’une dizaine d’années, George W. se barbouille le visage avec un porte-plume pour imiter Elvis Presley en tournée dans la région, provoquant l’hilarité de ses camarades et les foudres de son professeur de musique. Cette dernière saisit l’enfant par le bras et le conduit dans le bureau du proviseur John Bizilo pour y être puni. La suite est malheureusement prévisible dans un État qui, aujourd’hui encore, détient le triste record du nombre de châtiments corporels infligés aux enfants dans les écoles publiques américaines. M. Bizilo demande à Georgie de “se pencher en avant” et lui administre trois coups de “batte” sur le derrière.

– Quand je l’ai frappé, qu’est-ce qu’il a pleuré !, racontera le proviseur. Il a hurlé comme s’il avait été blessé par un coup de feu. Mais il a compris la leçon.

En l’absence de son père apparemment hostile à cette sanction, l’enfant ne trouve aucun réconfort auprès de sa mère qui, après s’être rendue chez le proviseur et avoir entendu sa version des faits, donne raison à ce dernier.

– Tout d’abord, dira Barbara Bush, le proviseur ne lui a pas infligé de contusions, il ne l’a pas blessé. Il a seulement contrarié son amour-propre. Vous ne voudriez pas d’un clown de la classe, mais d’un garçon qui s’efforce de faire de son mieux. C’est pourquoi j’ai soutenu le proviseur⁵. »

Aujourd’hui, la loi de dix-neuf États américains permet encore d’infliger la bastonnade aux écoliers – avec une batte de bois appelée « *paddle* » – et au moins 223 190 élèves ont subi ce châtiment en 2006-2007, d’après un rapport de *Human Rights Watch*⁶.

3. Alice Miller, éditorial paru sur son site après diffusion en France du film *La Chute*, relatant les derniers jours d’Adolf Hitler, janvier 2005, <http://web.archive.org/web/20050209210449/http://www.alice-miller.com/sujet/framfr.htm>.

4. Lire notamment Olivier Maurel, *La Violence éducative : un trou noir dans les sciences humaines*, éditions l’Instant Présent, 2012.

5. Lire la page 121 du présent ouvrage.

6. Human Rights Watch, *A Violent Education, Corporal Punishment of Children in US Public Schools*, rapport d’août 2008, p. 3, www.hrw.org/en/node/62078/section/1.

Depuis avril 2002, Marc-André Cotton dirige avec Sylvie Vermeulen le site Internet *Regard conscient*, qui a pour objectif de mettre en évidence les liens entre nos souffrances refoulées et leurs mises en actes dans les différentes scènes de la vie. Ils publient des textes qui mettent à jour ces mécanismes de rejouement à l'œuvre dans divers domaines.

Issu de leurs travaux, ce livre est un véritable manuel d'éducation civique et familiale. Il informe les électeurs qu'en portant leurs choix sur des candidats empathiques, il est possible de contribuer à la venue d'un monde sans violences. Et il en va ainsi également pour les parents et les éducateurs, dans le choix du type de relations qu'ils entretiennent avec les enfants et les adolescents.

Par sa rigueur et sa remarquable profondeur, ce livre apporte une contribution originale à la prise de conscience des conséquences de la violence éducative.

Docteur Michel MEIGNANT
Psychothérapeute,
président d'honneur de la Fédération Française
de Psychothérapie et Psychanalyse

*À la conscience
agissante en chacun.*

PROLOGUE

La Pédagogie noire

Dans un recueil de textes sur l'éducation allemande des XVIII^e et XIX^e siècles, publié en 1977 sous le titre de *Schwarze Pädagogik*, Katharina Rutschky fit un inventaire des techniques de conditionnement éducatif auxquelles recouraient à l'époque les adultes pour briser la volonté de l'enfant sans que ce dernier ne soit jamais en mesure de retrouver par lui-même l'origine d'une telle répression¹. Ces méthodes traditionnelles, souvent justifiées par la religion, érigeaient en principes absolus l'obéissance face au Père² et l'éradication de toute vie autonome chez l'enfant, par le moyen de ruses et de violences. La psychologue Alice Miller a popularisé la notion de *Pédagogie noire* pour désigner une attitude parentale fondée sur le mépris et la persécution de la vitalité de l'enfant. Au travers de ses ouvrages, elle a montré que les conséquences d'un tel mode relationnel – dont l'idéologie fasciste représente le paroxysme historique – font toujours partie de notre quotidien au point d'être perçues comme « allant de soi »³.

Au printemps 2003, avec le brutal renversement du régime irakien par les stratèges de l'administration Bush et la perspective d'une gouvernance mondiale placée sous la tutelle d'une Amérique toute-puissante, la question

1. Katharina Rutschky, *Schwarze Pädagogik*, Ullstein, 1977, 2001.

2. Dans ce livre, la majuscule indique la figure du Père et la minuscule renvoie à la personne du père.

3. Lire notamment Alice Miller, *C'est pour ton bien, racines de la violence dans l'éducation de l'enfant*, Aubier, 1984, ou encore *L'enfant sous terre, l'ignorance de l'adulte et son prix*, Aubier, 1986.

de la genèse du fascisme trouva soudain une nouvelle pertinence. L'arrogance avec laquelle les États-Unis firent alors usage de leur suprématie choqua non seulement la communauté internationale, mais également un certain nombre d'Américains. Quelques jours avant l'invasion de l'Irak, un correspondant de New York écrivait par exemple :

« N'est-il pas temps de reconnaître que l'administration Bush a décidé que rien ne stopperait son attitude de "Nous-savons-mieux" ? Rien que les manifestants ne disent. Rien que les pétitions par Internet ne disent. Rien que nos alliés ne disent. Rien que les Nations Unies ne disent. Rien que les médias ne disent. Rien que les sondages ne disent. Eux "savent"⁴. »

Or, comme le présent ouvrage se propose de le montrer, il existe des liens étroits entre les tactiques adoptées par l'administration Bush pour concrétiser ses objectifs politiques et les principes de la *Pédagogie noire* qui ont été perpétués au cours des générations depuis leur énonciation dans les textes des XVIII^e et XIX^e siècles. Pour des raisons qui seront mises au jour au long de ces pages, le pouvoir alors en place à Washington s'inspira même largement des techniques de manipulation éducatives mises au point par ces pédagogues. Les citoyens retrouvent ainsi dans le rapport que les décideurs installent avec eux un mode relationnel qui fut celui que leurs parents et leurs grands-parents imposèrent. Et c'est pourquoi ils éprouvent tant de difficulté à s'en libérer.

L'obéissance, clé de voûte du système éducatif

Dans la conception de la *Pédagogie noire*, les adultes ont la prétention d'être les Maîtres absolus de l'enfant. Ils décident du Bien et du Mal parce qu'ils se sentent dépositaires d'une autorité de droit divin et justifient leur despotisme par une interprétation erronée du comportement naturel de l'enfant. Comme l'expression des sentiments que ce dernier éprouve face à pareil traitement les remet en cause, ils estiment nécessaire de le priver très tôt de volonté propre afin que l'enfant ne puisse bientôt plus se rendre compte de la trahison des adultes. Entre autres convictions diffusées par ses promoteurs, Alice Miller mentionne les présomptions que *l'obéissance rend fort*, que *le sentiment du devoir engendre l'amour*, qu'*on peut tuer la haine par des interdits*, qu'*un sentiment élevé de sa propre valeur est nuisible* ou encore que *la dureté et la froideur sont une bonne préparation à l'existence*⁵. Voici plus précisément comment ces croyances s'expriment dans les textes.

L'obéissance de l'enfant à l'autorité parentale est la clé de voûte de tout le système éducatif. De cette obéissance va dépendre l'ensemble des

4. Dr Jerrold Atlas, Directeur associé de l'Institut de Psychohistoire, New York, 10.3.2003, *Psychobistory Discussion List*, www.psychohistory.com. Sauf indication contraire, les adresses Internet mentionnées dans cet ouvrage sont actives à la date de sa publication.

5. Alice Miller, *C'est pour ton bien*, op. cit., pp. 77-78.

dispositions que les parents pourront prendre pour modeler le caractère de l'enfant en fonction de leurs convenances personnelles. C'est pourquoi une soumission totale doit être obtenue très tôt, par les moyens les plus violents, afin que la terreur intériorisée par l'enfant puisse être réactivée facilement quand le parent le désire. Le Dr Daniel Gottlob Moritz Schreber, dont Freud relate le cas du fils paranoïaque dans son livre *The Schreber Case*⁶, avait écrit plusieurs manuels d'éducation très populaires en Allemagne, au XIX^e siècle, dans lesquels il répète inlassablement qu'il faut très tôt « *libérer l'enfant des germes du Mal* ». Certains de ses textes, réédités quarante fois, ont été traduits dans plusieurs langues. Dans l'un d'eux, le Dr Schreber conseille par exemple :

« Les premiers éléments sur lesquels seront mis à l'épreuve les principes moraux et éducatifs sont les caprices du tout-petit qui se manifestent par des cris et des pleurs sans motif. [...] Il ne suffit plus, comme dans les premiers temps, d'adopter une attitude d'attente patiente, il convient déjà de manifester son opposition [...] par une rapide tentative de détourner l'attention, des formules sévères, des gestes de menace, des petits coups contre le lit et, si tout cela ne suffit pas, par des admonestations physiquement tangibles [...]. Que l'on applique ce type de méthode une fois ou tout au plus deux – et l'on est maître de l'enfant pour toujours. Il suffit dès lors d'un regard, d'un mot, d'un seul geste de menace pour le diriger⁷. »

La méthode permet d'imposer rapidement au tout-petit un comportement « acceptable » puis de lui rappeler son devoir discrètement, à la moindre incartade. Mais pourquoi l'auteur ne se préoccupe-t-il pas le moins du monde du vécu de l'enfant ? Pourquoi se montre-t-il à ce point insensible à la détresse d'un bébé et aux conséquences que de telles agressions auront sur son épanouissement ? L'un des objectifs de la *Pédagogie noire*, c'est de priver l'enfant de toute sensibilité. Ayant lui-même subi cet outrage, le Dr Schreber manifeste le mépris avec lequel ses parents ont considéré ses besoins relationnels les plus essentiels et la manière dont sa sensibilité naturelle a été abusée dès sa naissance. Au contact de la vitalité d'un nouvel être et pour maîtriser l'émergence de sa propre terreur d'avoir été ainsi maltraité, il ne peut que justifier et reproduire sur celui-ci le mode relationnel qui l'a traumatisé.

À son époque, les écrits du Dr Schreber ont été largement salués parce qu'ils correspondaient à l'usage que la plupart des parents faisaient de leur progéniture pour refouler et compenser leurs propres souffrances. Ses prescriptions témoignent précisément de ce mécanisme de reproduction que nous aurons l'occasion de voir à l'œuvre dans divers contextes tout au long

6. Sigmund Freud, *The Schreber Case*, Penguin Classics, 2003.

7. Cité par Alice Miller, *C'est pour ton bien*, op. cit., p. 17. Pour le texte allemand, lire Morton Schatzman, *Die Angst vor dem Vater*, Reinbeck, Rowohlt, 1978, p. 32 et sv.

du présent livre. Comme l'auteur le montre malgré lui dans son raisonnement, cette dynamique inconsciente fonctionne en trois temps. (1) Le parent se convainc tout d'abord que l'enfant est responsable de la souffrance qu'il exprime, qualifiant par exemple de « *caprices* » les pleurs du tout-petit ; (2) sur la base de cette interprétation, l'adulte justifie ensuite l'éducation qu'il a lui-même subie, notamment le recours à la violence physique ; (3) tout en affichant clairement son intention d'être le « *maître* », il se excuse finalement en se persuadant que ses interventions ont un caractère désintéressé et sont même bénéfiques pour l'enfant. C'est précisément ce que suggère le Dr Schreber lorsqu'il ajoute :

« Et il faut bien penser que c'est le plus grand bienfait que l'on puisse apporter à l'enfant dans la mesure où on lui épargne ainsi de nombreuses heures d'agitation qui nuiraient à son développement et où on le libère de ces démons intérieurs qui prolifèrent et ne se transforment que trop aisément en invincibles ennemis d'une existence sur laquelle ils pèsent de plus en plus lourdement⁸. »

Remarquons au passage qu'un gouvernement qui s'apprête à déclarer la guerre à un autre n'agit pas autrement, s'attachant par exemple à présenter son agression comme une « *libération* » et justifiant celle-ci au nom de valeurs supérieures. Car pour les avocats de la *Pédagogie noire* comme pour les militaires, la partie n'est pas si vite gagnée. Tout être humain pressent qu'il est dépositaire d'un processus naturel de résolution de ses blessures psychiques. Il n'accepte donc pas sans culpabilité de reproduire aveuglément sur son enfant le déni qu'il a subi de ses propres parents⁹. Lorsqu'il le fait néanmoins, c'est avec un malaise que l'idéologie éducative va s'employer à réprimer par une série de mensonges travestis en vérités révélées. L'un d'entre eux consiste à prédire que, sans contraintes, l'enfant développera ces « *démons intérieurs* » dont le Dr Schreber vient de prétendre qu'ils « *prolifèrent* » en lui et que cette perspective justifie les châtements qu'on veut lui infliger. Ce raisonnement circulaire peut paraître convaincant parce qu'il découle d'un mécanisme inconscient par lequel nous projetons à l'extérieur de nous-mêmes les traumatismes « éducatifs » que nous avons dû refouler pour survivre. Remis en cause par la spontanéité de l'enfant, le parent préfère attribuer à ce dernier des intentions diaboliques plutôt que d'accueillir les souffrances qui, à son contact, remontent des profondeurs de sa propre enfance. L'auteur révèle ici la lutte que mène l'adulte contre la réalisation de sa nature consciente.

D'autres pédagogues de l'époque affirment clairement que l'effort d'éducation doit viser la soumission aveugle à l'autorité du Père. C'est pour-

8. Cité par Alice Miller, *C'est pour ton bien*, op. cit., p. 18.

9. Dans le contexte d'une thérapie systémique par exemple, on sait que l'intervention opportune d'une personne consciente des enjeux relationnels familiaux peut modifier considérablement une situation problématique.

quoi, toute manifestation d'une volonté propre chez l'enfant est perçue comme une malicieuse offensive engagée contre la figure paternelle. Cette conviction justifie par exemple la brutale répression que préconise le médecin et philosophe allemand Johann Gottlob Krüger en réponse à ce qu'il nomme « l'entêtement » de l'enfant. Dans son livre *Gedanken von der Erziehung der Kinder* [Pensées sur l'éducation des enfants] datant de 1752, il écrit notamment :

« J'estime pour ma part qu'il ne faut jamais frapper les enfants pour des fautes commises par faiblesse. Le seul vice qui mérite des coups est l'entêtement. Il ne faut pas battre un enfant parce qu'il apprend mal, il ne faut pas le battre parce qu'il est tombé, il ne faut pas le battre parce qu'il a fait du mal sans le vouloir, il ne faut pas le battre parce qu'il pleure : mais il est parfaitement légitime de le battre pour toutes ces fautes et même pour d'autres petites choses quand il les a faites par méchanceté. Si votre fils ne veut rien apprendre pour ne pas céder à ce que vous voulez, s'il pleure à dessein pour vous braver, s'il fait du mal pour vous irriter, bref s'il fait sa petite tête : *Battez-le, faites-le crier : Non, non, papa, non, non !* Car une telle désobéissance est une déclaration de guerre contre votre personne. Votre fils veut vous prendre le pouvoir, et vous êtes en droit de combattre la force par la force, pour raffermir votre autorité, sans quoi il n'est pas d'éducation. Cette correction ne doit pas être purement mécanique mais le convaincre que vous êtes son maître¹⁰. »

L'auteur semble incapable de se positionner face à la dureté de son propre père et interprète l'expression d'une souffrance chez l'enfant comme la marque d'une opposition inacceptable. Ce faisant, il inflige à son fils la violence qu'il a lui-même subie. La colère que son propre père lui avait alors interdit d'exprimer par la terreur – et qu'il avait donc refoulée – justifie qu'il s'en prenne à son enfant et reproduise sur lui la même cruauté. On retrouve dans ce second exemple les trois étapes évoquées plus haut : d'abord l'interprétation erronée de l'adulte, ensuite la compulsion à remettre en scène la situation traumatisante et enfin la justification de cette action au nom d'une éducation présentée comme réussie. L'allégation selon laquelle un père serait « *en droit de combattre la force par la force* » est un autre de ces syllogismes dif-fusés par la *Pédagogie noire* avec pour conséquence de détourner les parents d'une quelconque prise de conscience. Il paraît en effet assez clair que la force de l'un n'est aucunement comparable à celle de l'autre. L'état d'esprit dans lequel se trouve le fils est également très différent de celui de son père. Cette affirmation mensongère a donc pour fonction d'interdire toute réflexion sur le sens du comportement de l'enfant et sur les causes réelles de la violence de l'adulte.

10. J. G. Krüger, *Wann ist das Prüegeln erfordert ?* [Quand la raclée est-elle nécessaire ?], in *Gedanken von der Erziehung der Kinder* [Pensées sur l'éducation des enfants], Halle und Helmstädt, 1752. Auteur cité par Alice Miller, *C'est pour ton bien*, op. cit., p. 28. Pour le texte allemand, lire Katharina Rutschky, op. cit., p. 170.

Une guerre déclarée contre l'enfant

L'expérience traumatisante d'une soumission quasi religieuse à l'autorité paternelle, fondée sur la terreur et le déni de la conscience humaine, est dès lors inscrite en chacun. Dans son aveuglement, le père exige que ses enfants livrent une guerre contre leur vérité intérieure au nom de celle qu'il a menée contre la sienne. Il perpétue ainsi la violence subie et cautionne la croyance que le Mal est en l'Homme. De plus, en valorisant son impuissance à accueillir ses sentiments, il transmet à sa descendance ce terrible handicap. C'est sur cette base relationnelle que s'élabore la névrose chez l'enfant et qu'elle se propage par la suite à l'ensemble de la communauté humaine.

Pour les idéologues de la *Pédagogie noire*, la toute-puissance paternelle découle de la foi en une sagesse suprême et n'a d'autre alibi que sa propre soumission à l'ordre divin universel – une représentation symbolique de l'univers familial patriarcal dans lequel ils ont grandi et souffert. Cette conception justifie le mépris qu'ils affichent pour l'épanouissement de l'enfant. Ayant été privés de la jouissance que procure l'intimité maternelle, ils qualifient de « *mièvre* » l'amour qu'une mère éprouve pour son petit et condamnent ce plaisir en le ramenant au monde animal¹¹. Là encore, ces auteurs luttent pour maintenir refoulées leurs propres souffrances et ne sont pas en contact avec la réalité de l'enfant. Katharina Rutschky fait remarquer : « *Une terreur jalouse pousse ces éducateurs masculins à détruire le couple constitué par la mère et son enfant, particulièrement si ce dernier est un garçon*¹². » Dans ce cas, l'éventualité que l'enfant puisse vivre une satisfaction qu'ils n'ont pas eux-mêmes connue leur est insupportable. Plutôt qu'accueillir leurs souffrances, ils discréditent l'accueil maternel en projetant sur celui-ci la sensation de leur propre perversion.

Dans un bréviaire pédagogique datant de 1887, *Vervöhnen, verzärteln, verziehen : ein bedenkliches Kleeblatt* [Chouchouter, dorloter, gâter : une triade préoccupante], un auteur anonyme écrit notamment :

« Le véritable amour vient du cœur de Dieu, de qui toute paternité, au ciel et sur la terre, tire son nom (Éphésiens 3, 15), le reflet et l'exemple nous en sont donnés par l'amour du Sauveur et c'est par l'esprit du Christ qu'il est engendré, nourri et entretenu dans le cœur de l'homme. Par cet amour qui vient d'en haut, l'amour naturel des parents est purifié, sanctifié, éclairé et renforcé. Cet amour sanctifié a pour fin ultime, et cachée à l'enfant, l'épanouissement de l'être intérieur [...]. Il est donc soucieux dès le départ que l'enfant apprenne à se renier lui-même, à se dépasser et à se dominer, qu'il n'obéisse pas aveuglément aux instincts de la chair et des sens, mais aux pulsions et à la volonté supérieures de l'esprit. Cet amour sanctifié peut en conséquence aussi bien être dur que tendre, il peut aussi bien refuser qu'accorder, chaque

11. L'expression « amour mièvre » est une traduction approximative du mot allemand « *Affenliebe* » – littéralement « amour simien » – par lequel ces auteurs discréditent l'amour maternel. Lire Katharina Rutschky, *Affenliebe in Schwarze Pädagogik*, op. cit., p. 24 et sv.

12. Katharina Rutschky, *Schwarze Pädagogik*, op. cit., p. 24. Sans autre indication, c'est moi qui traduis de l'allemand pour l'ensemble du présent ouvrage.

chose en son temps, il sait faire le mal pour le bien, il peut imposer de lourds sacrifices, comme un médecin qui prescrit d'amères médications, un chirurgien qui sait bien que la coupure de son instrument fait mal, mais qui coupe quand même parce qu'il le faut pour sauver la vie¹³. »

Dans cet extrait, l'amour que l'auteur présente comme « *sanctifié* » n'est que l'expression exaltée de l'arbitraire parental qui peut « *aussi bien refuser qu'accorder* » mais qui, le plus souvent, impose le renoncement. À l'image d'Abraham s'apprêtant à immoler son fils Isaac par soumission au Père céleste (Genèse 22, 2), le père terrestre justifie ce sacrifice en arguant que « *le véritable amour vient du cœur de Dieu* ». On comprend dès lors que « *l'épanouissement de l'être intérieur* » prenne un sens paradoxal puisque cette idée suppose que l'enfant abandonne toute spontanéité, c'est-à-dire finalement toute vie propre. L'apprentissage de cette abnégation exige qu'il accepte ce qui lui « *fait mal* » comme un gage de sa survie. Ce genre de contresens conduit les promoteurs de la *Pédagogie noire* à considérer la douleur comme un auxiliaire « naturel » dans l'éducation de l'enfant et le développement de son sens moral. À leurs yeux, il serait donc nuisible qu'un parent ou un éducateur manifeste une quelconque compassion à l'égard de la détresse d'un enfant : « *Si l'enfant s'est coupé, brûlé ou s'il s'est fait un trou dans la tête, écrit ainsi l'un d'eux, je soigne sa blessure sans le plaindre car – il faut le souligner – ma plainte ne diminuerait en rien sa souffrance, mais au contraire l'augmenterait*¹⁴. » En fait, l'auteur de ce conseil masque son impuissance à saisir la cause de la blessure de l'enfant en glorifiant l'endurcissement qu'il a lui-même subi et qui – précisément – l'a rendu à ce point insensible. Et c'est bien le calvaire que fut sa propre enfance qu'il cache encore lorsqu'il ajoute :

« La compassion et la sollicitude [du parent pour l'enfant] affaiblissent l'esprit. Un enfant que l'on a ainsi corrompu ne peut plus rien supporter, ni en tant qu'enfant ni en tant qu'adulte ; ainsi, quand s'accroît la sensation de douleur, quand son courage se trouve mis à l'épreuve, aucune aide ne pourra lui restituer le courage perdu. Ou alors ce courage factice et contre-nature ne résistera pas aux épreuves, à moins qu'une certaine ambition ou une nouvelle passion ne vienne le soutenir¹⁵. »

Cette obsession pour la répression de toute vie intérieure chez l'enfant, au nom de sa soumission à un principe moral supérieur, conduit inéluctablement l'adulte à promouvoir la discipline et les punitions corporelles comme des composantes essentielles de l'action éducative, avec le cortège de vio-

13. Cité par Alice Miller, *ibid.*, p. 43. En allemand, lire Katharina Rutschky, *op. cit.*, p. 25.

14. P. Villaume, *Über das Verhalten bei den ersten Unarten der Kinder* [Sur l'attitude à tenir face aux premières inconduites des enfants], in F. G. Resewitz, *Allgemeine Revision des gesamten Schul- und Erziehungswesens von einer Gesellschaft praktischer Erzieher* [Réforme générale de l'Instruction publique et scolaire pour les éducateurs d'établissements], Hamburg, 1785-92, cité par Katharina Rutschky, *Schwarze Pädagogik*, *op. cit.*, p. 45.

15. P. Villaume, *ibid.*, p. 44.

lences et d'humiliations qu'elles supposent. Martin Luther disait déjà qu'une « *fausse conception de l'amour naturel aveugle les parents, qui accordent plus d'importance à la chair de leurs enfants qu'à leur âme*¹⁶ ». En référence aux Proverbes que l'Ancien Testament prête au roi Salomon, il exhortait ses fidèles à ne pas ménager la verge pour épargner l'enfer à leur progéniture¹⁷. Sans doute inspirés par les nouvelles sciences naturalistes, les promoteurs de la *Pédagogie noire* vont ajouter à la conception luthérienne de l'obéissance absolue l'idée selon laquelle c'est la « *nature violente* » de l'enfant qui justifie les châtiments qu'on veut lui infliger. À leurs yeux, la souffrance constitue la première éducation naturelle de l'être humain et celle qu'impose l'éducateur en est son prolongement nécessaire. La douleur serait d'ailleurs insignifiante pour les plus jeunes enfants qui n'auraient pas la faculté de comparer : « *Leurs nerfs sont aussi peu dotés de sensations que leur cerveau de pensées*¹⁸. »

Dans un recueil de réflexions pédagogiques paru en 1887, un auteur anonyme discute du caractère quasi métaphysique de la discipline et de son corollaire inévitable, la punition corporelle. Ayant posé comme un principe la présence du Mal en l'Homme, il en déduit inévitablement que la vitalité de l'enfant doit être étouffée puisqu'elle en est l'expression : « *Qu'une telle nécessité existe est la preuve même de la corruption congénitale de l'être humain*¹⁹. » Mais derrière ce raisonnement circulaire – et donc fallacieux – se profile une volonté farouche et assumée de réprimer l'essence même de l'expérience humaine que sont la joie de vivre et la jouissance de notre conscience.

Ce genre de sophismes montre la férocité avec laquelle l'ordre patriarcal combat l'émergence de toute mise en cause – en premier lieu celle que la vie nous propose sans relâche par la conscience spontanée de l'enfant. La terreur d'accueillir le désespoir d'avoir été pareillement dénaturés pousse les avocats de la *Pédagogie noire* à projeter compulsivement cette menace sur chaque nouvel être, justifiant de mener contre lui une « guerre totale » dont découleront toutes les autres. Cet acharnement est manifeste dans les conseils que donne aux éducateurs un pédagogue célèbre de l'Allemagne catholique, le théologien Johann Michael Sailer (1751-1832), dans un ouvrage publié pour la première fois en 1807 et réédité vingt-cinq fois jusqu'en 1962 :

« Celui qui veut bien éduquer son élève doit partir du principe que l'éducation morale (a) n'est rien d'autre qu'une guerre défensive et offensive contre toute forme de mal et pour toute forme de bien ; une guerre offensive contre les germes du mal et contre tout ce qui peut favoriser leur développement ; une guerre défensive pour les germes du bien et pour tout ce que peut réclamer

16. Martin Luther, *Ein Sermon vom ehelichen Stand* [Le Sermon sur le mariage], prononcé en 1522, www.glaubensstimme.de/doku.php?id=autoren:l:luther:e:ein_sermon_vom_ehelichen_stand.

17. Luther cite notamment le fameux « *Qui épargne la baguette bat son fils, qui l'aime prodigue la correction* » (Pr 13, 24) ou encore « *Si tu le frappes de la baguette, c'est son âme que tu délivreras* [de l'enfer] » (Pr 23, 14).

18. P. Villaume cité par Katharina Rutschky, *op. cit.*, p. 45.

19. In K. A. Schmid, *Encyclopädie des gesamtent Erziehungs- und Unterrichtswesen* [Encyclopédie de l'Éducation générale et de l'Enseignement], 1887. Auteur cité par Katharina Rutschky, *op. cit.*, p. 377.

le développement de ces germes ; (b) que cette guerre, si elle ne peut jamais être déclenchée trop tôt, n'a pas de fin, ne connaît aucun armistice et doit être pour ainsi dire une guerre perpétuelle ; (c) que cette guerre contre le principe du mal et pour celui du bien en l'élève ne peut être menée avec succès que par celui qui l'a livrée courageusement en lui-même et contre lui-même²⁰. »

Le déni de la conscience humaine

Quelles empreintes un enfant élevé selon les principes de la *Pédagogie noire* conservera-t-il inévitablement du long calvaire de son enfance ? La répression quasi systématique de son élan vital peut-elle avoir d'autres conséquences qu'une altération durable de son équilibre intérieur et de ses facultés naturelles à établir des relations harmonieuses avec ses semblables ? Les promoteurs de cette idéologie prétendent que les privations imposées par la nature puis par l'éducation sont « *le premier pas vers le sens moral, le fondement de nos sentiments et par conséquent de notre sociabilité*²¹ » ou encore que, par la discipline éducative, « *les plus hautes aspirations de l'intelligence et du cœur peuvent de même être éveillées et satisfaites*²² ». Cependant, ils ne cachent pas leur volonté de briser la vitalité de l'enfant par les moyens les plus violents afin d'être « *maître de l'enfant pour toujours* » – comme l'écrivait le Dr Schreber. Une séquelle durable d'un tel traitement sera de priver le jeune adulte de sa capacité à exercer naturellement sa sensibilité. N'ayant pas été respecté dans son intégrité physique et psychique, il prendra difficilement en compte celle des autres, notamment des personnes faibles ou dépendantes. Plus grave encore : l'histoire démontre qu'une éducation fondée sur le déni des besoins essentiels de l'enfant, loin de développer son sens moral, débouche au contraire sur les idéologies les plus inhumaines. Ce lien de causalité a été amplement confirmé par les travaux d'Alice Miller sur le succès du nazisme en Allemagne par exemple²³.

Un autre préjudice imposé par les avocats de la *Pédagogie noire* concerne le rapport de l'enfant à sa mère. Nous avons vu avec quelle hostilité ils dénoncent « *l'amour mère qui se laisse commander par les cris du nourrisson*²⁴ » – affirmant par exemple que « *l'habitude de gâter les enfants commence souvent avec le lait maternel*²⁵ ». Par cette condamnation de l'accueil naturel d'une mère pour son petit, ils justifient l'intrusion brutale de la figure du Père qui impose

20. Johann Michael Sailer, *Über Erziehung für Erzieher* [Sur l'éducation, aux/pour les éducateurs], Munich, 1809. Cité par Katharina Rutschky, *op. cit.*, p. 149. Un exemplaire de cette édition peut être consulté sur <http://books.google.com/books?id=xgCIVkYKYk0C&hl=fr>. L'extrait cité figure en page 324.

21. P. Villaume, cité par Katharina Rutschky, *op. cit.*, p. 44.

22. H. Rolfus et A. Pfister, *Realencyclopädie des Erziehungs und Unterrichtswesens nach katholischen Prinzipien* [Encyclopédie pratique de l'éducation et de l'enseignement selon les principes catholiques], Mainz, 1872-1884. Cité par Katharina Rutschky, *op. cit.*, p. 68.

23. Lire notamment Alice Miller, *L'enfance d'Adolf Hitler*, in *C'est pour ton bien*, *op. cit.*, pp. 169-228.

24. A. Matthias, *Wie erziehen wir unseren Sohn Benjamin ?* [Comment nous éduquons notre fils Benjamin], Munich, 1902. Cité par Katharina Rutschky, *op. cit.*, p. 53.

25. In *Verwöhnen, verzärteln, verzeihen : ein bedenkliches Kleeblatt* [Chouchouter, dorloter, gâter : une triade préoccupante], auteur anonyme cité par Katharina Rutschky, *op. cit.*, p. 27.

son ordre et sa discipline jusque dans les gestes simples du maternage. Dans un recueil d'aphorismes pédagogiques datant de 1852, on lit par exemple :

« Dans le cercle familial c'est le plus souvent la mère, faible, qui défend le principe philanthropique, tandis que le père, dans sa nature abrupte, exige l'obéissance absolue. Aussi c'est surtout la mère qui est tyrannisée par ses petits, tandis que c'est au père qu'ils vouent le plus de respect, c'est la raison pour laquelle il est à la tête de l'ensemble et donne à l'esprit qui y préside son orientation²⁶. »

Dans les premières années de sa vie, c'est pourtant d'abord auprès de sa mère que l'enfant devrait trouver une assise sécurisante lui permettant de grandir sereinement. Quand le nourrisson est abandonné dans son berceau, qu'il endure les affres de la faim et l'angoisse de la séparation parce que ses cris ne sont pas entendus, il ne peut supporter ces souffrances et les refoule pour survivre. S'il n'est pas accueilli dans le giron maternel lorsqu'il doit retrouver cette confiance ou si ses besoins de tendresse et de réconfort sont humiliés, le bambin éprouve un désarroi indicible et se convainc qu'il n'a *lui-même* pas de valeur. Ces blessures marquent durablement la personnalité de l'enfant qui, parvenu à l'âge adulte, cherchera toujours à compenser un sentiment d'insécurité dont il aura depuis longtemps oublié la première cause. À moins de faire un travail d'introspection et de conscience, il ne pourra pas réaliser que derrière l'impuissance de sa mère à répondre à ses besoins, c'est toute la hiérarchie patriarcale à laquelle elle était soumise qui œuvrait en sous-main pour le priver de son épanouissement affectif et relationnel. Devenu parent à son tour, il appliquera à sa descendance les mêmes préceptes éducatifs et répondra à l'injonction de ne pas dévoiler la responsabilité de ceux qui le firent tant souffrir.

Cet interdit est implicite dans ces réflexions du théologien et philosophe suisse Johann Georg Sulzer (1720-1779), auteur d'une *Théorie générale des beaux-arts* et de quelques écrits pédagogiques où l'on trouve les prescriptions suivantes :

« Le premier principe et le plus général auquel il faut veiller consiste à inculquer à l'enfant l'amour de l'ordre : c'est la toute première contribution à l'édification de la vertu. Mais dans les trois premières années cette démarche, comme toutes les autres que l'on entreprend avec l'enfant, ne peut être empruntée que d'une façon mécanique. La boisson et la nourriture, l'habillement et le sommeil, toute la petite existence quotidienne de l'enfant doit être bien ordonnée et ne jamais être modifiée en rien par son caprice ni par ses humeurs, pour qu'il apprenne dès la première enfance à se soumettre rigoureusement aux règles du bon ordre. [...] Ces premières années présentent aussi l'avantage qu'on peut utiliser la force et la contrainte. Avec le temps, les

26. L. Kellner, *Pädagogik des Volksschule in Aphorismen* [Aphorismes pour la pédagogie à l'école élémentaire], Essen, 1852. Cité par Alice Miller, *op. cit.*, p. 56 et Katharina Rutschky, *op. cit.*, p. 172.

enfants oublient ce qu'ils ont vécu dans la toute petite enfance. Si l'on parvient alors à leur ôter toute volonté, par la suite, ils ne se souviendront jamais d'en avoir eu une, et l'intensité des moyens que l'on aura dû mettre en œuvre ne pourra donc pas avoir de conséquences néfastes²⁷. »

L'auteur lui-même semble ne plus avoir à l'esprit les torsions qui lui furent infligées pour qu'il acquière cet « *amour de l'ordre* » qui prend ici un caractère obsessionnel. S'il se les remémorait, peut-être serait-il en contact avec le dégoût et la honte qu'il dut éprouver pour sa sensibilité naturelle et ne prétendrait pas que pareil traitement ne put avoir de « *conséquences néfastes* ». En outre, ses éducateurs exigèrent non seulement qu'il refoule la sensation de sa propre perversion mais qu'il vénère aussi la discipline éducative qui le faisait souffrir. Cette forme de cruauté est sans doute pour quelque chose dans la fascination ultérieure de Sulzer pour la beauté et l'esthétisme, une thématique à laquelle il consacra l'essentiel de son œuvre philosophique.

Cet exemple montre encore par quel mécanisme l'enfant gère la souffrance qu'engendre le déni de sa sensibilité naturelle. Pour ne pas sombrer dans la folie, son esprit se forge une représentation idéalisée de ce vécu insoutenable d'autant plus grandiose que sa souffrance est importante. Dans l'enfance, cette image a une fonction protectrice, mais elle constitue la trame de futures remises en scènes où les rôles seront distribués en fonction de la problématique parentale. L'exaltation de la beauté, de l'ordre et de ce qui les incarne s'accompagne d'un mépris correspondant pour la vulgarité et l'incohérence projetées sur d'autres supports comme la femme et l'enfant. L'éloge de la force se double donc d'une aversion correspondante pour toute manifestation d'impuissance ou de fragilité. C'est pourquoi les adultes qui ont été humiliés dans leur enfance au nom de ces valeurs dites nobles cherchent des cibles émissaires sur lesquelles projeter la « haine de soi » qu'ils ont intériorisée sous la terreur parentale. Quand le contexte social ou politique l'autorise, l'expression collective de ces souffrances refoulées se focalise alors sur la figure d'un adversaire emblématique destiné à endosser le rôle de « victime » qui fut à l'origine celui de l'enfant maltraité.

Une autre conséquence douloureuse de la *Pédagogie noire* découle du mensonge qui fonde la légitimité de l'ordre patriarcal. Par son intégrité physique et morale, le père devrait défendre et préserver la continuité de la Vie. Mais sous l'emprise de son propre égarement, il prétend garantir l'épanouissement de sa progéniture en étouffant l'expression même de la vitalité de l'enfant. Terrorisé par cette incohérence qui menace jusqu'à son existence, ce dernier choisit la survie au détriment de sa vérité intérieure et abandonne ainsi sa raison d'être, c'est-à-dire la réalisation progressive de sa conscience. La figure d'un Père punitif et vengeur devient une référence problématique

27. J. G. Sulzer, *Versuch von der Erziehung und Unterweisung der Kinder* [Essai pour l'éducation et l'instruction des enfants], in J. G. Sulzer, *Pädagogische Schriften*, textes rassemblés par Willibald Klinke, Beyer & Mann, 1922. Cité par Alice Miller, *op. cit.*, pp. 24-26 et par Katharina Rutschky, *op. cit.*, pp. 174-176.

et un objet d'attachement névrotique remis en scène compulsivement dans l'espace collectif par l'entremise des innombrables interactions sociales et politiques. Personne ne s'étonne de la nécessité de mentir pour sauvegarder ses intérêts, pour faciliter son ascension dans l'échelle sociale ou imposer le pouvoir d'une nation sur une autre. Dans l'esprit des adultes pervertis par la *Pédagogie noire*, l'expression de la vérité est synonyme de naïveté, voire d'inconscience, puisqu'elle conduit au mieux à perdre les avantages acquis par l'usage de la ruse et au pire à être sacrifié au culte collectif du mensonge.

Éclipsant les garde-fous qui modèrent les comportements humains, le rituel de la guerre apparaît alors comme la manifestation collective du déni initial infligé à l'enfant dans l'intimité des foyers. De tout temps et sous toutes les latitudes, c'est par lui que les hommes réaffirment la primauté de la violence sur l'écoute et sur la réalisation de leur conscience. La métaphore des « *germes du Mal* » par laquelle le Dr Schreber condamnait hier la spontanéité enfantine devrait donc plus exactement qualifier l'inflexibilité parentale qui menace l'intégrité de l'enfant et corrompt finalement l'ensemble du tissu social. C'est toute l'actualité de cette problématique destructrice, son impact sur les années de la présidence de George W. Bush et jusqu'au devenir de la nation américaine que le présent ouvrage se propose d'examiner maintenant.

PREMIERE PARTIE

L'héritage de la violence éducative

CHAPITRE 1

Une terreur millénaire

Depuis des siècles, les adultes utilisent la terreur de l'abandon et de la mort pour manipuler le comportement des enfants et tenter ainsi de gérer l'expression de leurs propres traumatismes refoulés. Sans le reconnaître et à diverses échelles, ils remettent ainsi en scène le pouvoir absolu que les Anciens exerçaient brutalement sur leur clan et sur leur progéniture au nom d'un pouvoir patriarcal millénaire qui étaye encore largement les structures des sociétés humaines. Devenus incapables de reconnaître la sensibilité et la conscience qu'incarne chaque enfant, ils s'enferment alors dans la reproduction de schémas relationnels destructeurs et contribuent malgré eux à différer l'avènement d'un monde plus paisible, qu'ils appellent par ailleurs de leurs vœux.

Une tragédie historique

Dans l'Antiquité, les nouveaux-nés qui ne correspondaient pas à ce que la hiérarchie masculine attendait étaient souvent noyés, lancés du haut d'une falaise ou encore « exposés » afin d'être dévorés par les bêtes sauvages¹. Tel devait être par exemple le destin du tout jeune Œdipe, le héros de la tragédie de Sophocle, que son père biologique Laïos fit lier par les pieds sur le mont Cithéron et que des bergers délivrèrent d'une mort certaine. La pratique de l'infanticide était alors légale et même recommandée par des philosophes tels que Platon ou Aristote. Dans *La République* par exemple, son ouvrage le plus célèbre, le premier auteur recommande l'élimination des enfants indésirables en termes à peine voilés :

1. Monfalcon, *Histoire de la condition des enfants trouvés chez les Anciens*, in *Histoire statistique et morale des enfants trouvés*, éd. J.-B. Baillière, Paris, 1837, p. 27, <http://books.google.com/books?id=GCgDAAAAMAAJ&hl=fr>.

« Quant aux rejetons des hommes de peu de valeur, et chaque fois que chez les [hommes de valeur] naîtra quelque rejeton disgracié, ils les dissimuleront dans un lieu qu'il ne faut ni nommer ni voir, comme il convient². »

Aristote, qui fut un élève de Platon, ne s'oppose pas à son maître sur ce point. Pour lui aussi le droit de vie et de mort du père sur ses enfants va de soi ; il exhorte même qu'une loi défende de jamais prendre soin de ceux qui naîtront « *difformes*³ ». Dans leur *Histoire statistique et morale des enfants trouvés*, deux chroniqueurs du XIX^e siècle résument sans complaisance la domination que le patriarcat antique exerçait crûment sur le destin de sa descendance :

« Un grand principe réglait la famille, chez la plupart des peuples anciens, c'était la puissance absolue du père sur ses enfants. Elle ne souffrait pas de restriction ; le père pouvait vendre comme esclaves son fils et sa fille ; il était autorisé à les mettre à mort, et les mœurs lui permettaient d'abandonner ceux de ses enfants qu'il ne lui convenait point d'élever. Sa famille était une propriété dont l'État lui permettait de disposer à son gré ; son droit, il le tenait de sa qualité de père ; la vie qu'il avait donnée à un autre n'appartenait pas comme aujourd'hui à la société, elle était à lui parce qu'elle venait de lui, elle était un don qu'il avait octroyé et qu'à ce titre, il pouvait retirer. Telle était alors la loi naturelle⁴. »

Pénétrés de l'humanisme des Lumières, ces moralistes estimaient excessive la toute-puissance que « l'État » accordait alors au chef de famille et se félicitaient que la vie du nouveau-né appartienne désormais « à la société ». Ils ne réalisaient pas que cette dernière conception découlait simplement de la première et que les mœurs de leur époque étaient tout empreintes du même « *grand principe* » par lequel les hommes et la structure de pouvoir qui les représente disposaient des femmes et des enfants au gré de leurs compulsions. Les prérogatives des mâles s'exerçaient notamment par le biais des contraintes sexuelles que de nombreux employeurs et notables imposaient à leurs servantes et aux femmes de condition inférieure⁵. Bien que condamnée par la morale chrétienne et par diverses lois, « l'exposition » des nouveaux-nés – dont beaucoup étaient les rejetons de ces maîtres abuseurs – constituait une pratique si répandue qu'au XVII^e siècle, le spectacle de leur calvaire faisait alors partie du quotidien des grandes villes :

« Très souvent des nouveaux-nés abandonnés étaient trouvés morts sur le pavé ; d'autres expiraient de misère et de faim sous les yeux des passants. Il

2. *La République*, V, 460 b et c. Voir <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/rep5.htm#460>.

3. « Pour distinguer les enfants qu'il faut abandonner, et ceux qu'il faut élever, il conviendra de défendre par une loi de prendre jamais soin de ceux qui naîtront difformes. » *Politique*, IV (7), ch. 14, § 10. Lire également la note du § 10. Voir <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/politique4.htm#XIV>.

4. J.-F. Terme et J.-B. Monfalcon, *Histoire de la condition des enfants trouvés chez les Anciens*, in *Histoire statistique et morale des enfants trouvés*, *op. cit.*

5. Ces mœurs perdureront jusqu'au XX^e siècle. Lire Marie-Victoire Louis, *Le Droit de cuis-sage. France, 1860-1930*, éd. de l'Atelier, 1994, pp. 47-66, www.marievictoirelouis.net/document.php?id=577&themeid=573.

n'était pas de jour où les hommes de la police en retirassent des égouts ou des eaux de la Seine des cadavres d'enfants délaissés par leurs mères, et ces choses se passaient à Paris, au sein d'une société distinguée par l'exquise politesse de ses mœurs [...]»⁶.

En France, les premiers hospices destinés à recevoir les nouveaux-nés abandonnés plient sous le fardeau de leur nombre. Le pouvoir royal considère cependant leur conservation comme « *avantageuse, puisque les uns peuvent devenir soldats, les autres ouvriers ou habitants des colonies*⁷ ». En 1811, un décret de Napoléon Bonaparte place les enfants trouvés hors du droit commun et les déclare propriété de l'État. Dès l'âge de douze ans, les garçons sont mis à la disposition du Ministère de la Marine et vivent une forme de servage militaire comparable à celui qui leur était réservé pendant l'Antiquité⁸. En Angleterre, la morale protestante s'oppose à la création d'institutions publiques pour les enfants abandonnés, arguant que ces dernières incitent à la débauche en offrant une issue trop facile aux filles de « mauvaise » vie. Pour disculper les mâles abuseurs, des lois réservent le crime d'infanticide aux mères célibataires et de nombreuses femmes pauvres, découvertes avec leur bébé mort, sont accusées d'office, condamnées et exécutées tout au long du XVIII^e siècle⁹. En 1739, quand le capitaine de marine et philanthrope Thomas Coram crée le *Foundling Hospital* [Hôpital des Enfants-Trouvés] parce qu'il ne peut plus supporter « *la vue quotidienne de cadavres de bébés jetés sur les ordures de Londres*¹⁰ », les demandes d'admission excèdent vite les capacités de l'établissement de sorte qu'il y a fréquemment cent femmes à la porte là où vingt nouveaux-nés seront acceptés¹¹. Aux yeux des bien-pensants, les mères célibataires – pauvres de surcroît – et leurs rejetons conçus hors des liens sacrés du mariage personnifient l'infamie qui doit sanctionner l'insoumission aux règles de la morale chrétienne. Si la charité commande alors de donner à ces malheureuses une seconde chance en leur permettant de se débarrasser du fruit de leur péché, il n'en va pas de même pour leur progéniture qui portera la faute jusqu'à la fin de ses jours. Les enfants trouvés sont élevés à l'écart de la société et sortent rarement des grilles de l'institution où leurs

6. J.-F. Terme et J.-B. Monfalcon, *Histoire statistique et morale des enfants trouvés*, op. cit., p. 96.

7. D'après une lettre patente délivrée au mois de juin 1670, instituant l'Hôpital des Enfants-Trouvés de Paris. Citée par J.-F. Terme et J.-B. Monfalcon, *ibid.*, p. 100.

8. Décret impérial du 19 janvier 1811, reproduit *in extenso* par J.-F. Terme et J.-B. Monfalcon, op. cit., pp. 110-113. Entre 1824 et 1833, on évaluait officiellement à plus de trente-trois mille la moyenne annuelle des admissions d'enfants trouvés dans les hospices français, *ibid.*, p. 180.

9. Selon l'*Act to Prevent the Destroying and Murdering of Bastard Children* [Loi pour prévenir la destruction et le meurtre des bâtards] de mai 1624, le fait de dissimuler l'accouchement d'un enfant illégitime mort-né ou trouvé mort était légalement considéré comme un meurtre et puni de mort. Ce texte s'appliquait aux « *femmes déshonorées qui ont donné naissance à des bâtards* » et ont disposé de ces enfants illégitimes « *pour échapper à la honte et se dérober à la punition* ». Lire Jennifer Thorn, *Stories of Child-Murder, Stories of Print, in Writing British Infanticide, Child-Murder, Gender, and Print, 1722-1859*, University of Delaware Press, 2003, pp. 27-28.

10. Cité par Jennifer Thorn, *ibid.*, p. 14.

11. John Brownlow, *The History and Object of the Foundling Hospital*, C. Jaques, London, 1863, p. 7.

éducateurs les instruisent aux fonctions les plus serviles¹². Interviewé au soir de sa vie, un ancien pensionnaire du *Foundling Hospital* raconte :

« Je ne me rappelle pas que quelqu'un m'ait dit : "Tu es né en dehors du mariage". Mais on nous faisait très, très clairement comprendre que nos mères avaient fait quelque chose de mal, et que c'était aussi de notre faute. Nous étions coupables et nous nous sentions coupables, et le plus remarquable c'est que la culpabilité vous suit toute votre vie – elle ne disparaît pas¹³. »

Réactiver la terreur de l'abandon et de la mort

Tout au long de l'histoire, les femmes et les enfants ont été les objets de cette répudiation millénaire par laquelle les hiérarchies patriarcales assurent leur domination. Les hommes gèrent ainsi les conséquences d'idéologies éducatives gravement traumatisantes. Dans le livre de la Genèse, Yahvé Dieu – une représentation suprême du pouvoir masculin – punit Ève pour avoir désiré jouir avec Adam d'une conscience réalisée, symbolisée par le fruit de l'arbre du « discernement¹⁴ ». Au XVI^e siècle, la hiérarchie catholique verrouille cette condamnation en généralisant la doctrine du péché originel et le baptême des nouveaux-nés, qu'elle considère comme des êtres dominés par le diable¹⁵. Le déni de la conscience de la femme se prolonge ainsi par la négation de celle de l'enfant. Dans un bréviaire longtemps réédité, le moraliste anglican Richard Allestree (1619-1681), un fervent royaliste qui fut prévôt du *Eton College* entre 1665 et sa mort, insiste en ces termes sur l'impérieuse nécessité du rituel baptismal :

« C'est un devoir que les parents ne doivent pas différer : eux qui, par leurs entrailles, ont transmis la souillure du péché à ce pauvre enfant, devraient s'appliquer à l'en faire purifier sans délai¹⁶. »

Ce genre de projections justifie les moyens répressifs auxquels les adultes ont recours pour maîtriser l'anxiété qui émerge en eux au contact de la vie de l'enfant. La pratique de l'emmaillotement est supposée préserver le

12. Le Conseil d'établissement du *Foundling Hospital* de Londres estimait inutile d'enseigner l'écriture à ses pensionnaires « car en dépit de leur innocence enfantine, comme ils ont été exposés et abandonnés par leurs parents, ils doivent accepter le statut le plus bas et ne pas être instruits de telle sorte à pouvoir se hisser au même niveau que les enfants dont les parents ont en l'humanité et la vertu de les entretenir, et le zèle de subvenir à leurs besoins ». Rapport cité par Gillian Pugh, *London's Forgotten Children*, The History Press, 2007, p. 40.

13. John Caldicott, cité par Gillian Pugh, *ibid.*, p. 129.

14. D'après la Genèse, Ève manifeste bien un élan de conscience et de réalisation immédiatement sanctionné par la figure paternelle : « La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir. Et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir le discernement. » (Gn, 3 6) Yahvé prononce ensuite contre elle la fameuse imprécation : « Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi. » (Gn, 3 16).

15. Concile de Trente, 1545-1563. Le baptême actuel comprend toujours une prière d'exorcisme. Lire *L'histoire du baptême catholique*, www.berceaumagique.com/fiche_pratique.php?id=7.

16. Richard Allestree, *The Whole Duty of Man. With Private Devotions* [Tous les devoirs de l'homme ou la pratique des vertus chrétiennes], Society for Promoting Christian Knowledge, London, 1841, p. 240. L'ouvrage a été publié pour la première fois en 1664 et réédité jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Livre disponible sur <http://books.google.com/books?id=zZYDAAAQAAJ&hl=fr>.

nourrisson de malformations diaboliques. Les coups de fouet ou de bâton sont présumés chasser le démon hors de son corps. Parents et éducateurs font appel à toutes sortes de figures monstrueuses pour effrayer les jeunes et les contraindre à l'obéissance. Dans son ouvrage fondateur consacré à l'histoire de l'enfance, *Foundations of Psychobistory*, le psychohistorien américain Lloyd deMause décrit amplement les débordements auxquels les adultes souscrivent au fil des siècles pour gérer leur vécu traumatique en utilisant les enfants comme des exutoires. Cette compulsion découle de la nécessité de donner forme à des terreurs profondément enfouies dans leur mémoire et dont ils occultent simultanément l'origine parentale :

« La plupart des Anciens estimaient bénéfique que les enfants soient constamment en contact avec des images de sorcières [issues de la mythologie] afin de leur faire sentir la terreur que des fantômes les emportent au milieu de la nuit, les mangent ou les dépècent et sucent leur sang ou la moelle de leurs os. Au Moyen âge, bien sûr, les sorcières et les démons occupaient le devant de la scène [...] tout comme les hordes de monstres et de croquemitaines que les nourrices adoraient invoquer pour les effrayer. Après la Réforme, Dieu lui-même [...] devint la bête noire à laquelle les parents recouraient pour terroriser les enfants et des tracts [religieux] furent écrits en langage enfantin, décrivant les tortures que Dieu leur réservait en enfer¹⁷. »

Les adultes emmènent aussi les enfants aux exécutions publiques, au cours desquelles ils les accablent du sentiment de leur propre perversion. Possédés par le besoin de mettre en scène les horreurs qui marquèrent leur enfance, ils perpétuent ainsi le déni de conscience dont ils furent jadis les victimes. Dans une série de nouvelles évangéliques très populaires au XIX^e siècle, *The History of the Fairchild Family* [L'histoire de la famille Bien Élevée], l'écrivaine anglaise Mary Martha Sherwood (1775-1851) décrit par exemple comment, après avoir surpris ses enfants en train de se chamailler, M. Fairchild les entraîna dans un bois, vers un gibet sur lequel pourrissait le corps d'un meurtrier enchaîné, afin qu'ils « *prient plus sincèrement pour leur rédemption et s'aiment les uns les autres d'un amour divin et parfait*¹⁸ ». Bien que romanesque, cette scène que des parents liront à leurs enfants jusqu'au XX^e siècle, reflète des pratiques de conditionnement éducatif alors largement répandues. L'actrice anglaise Frances Anne Kemble (1809-1893) raconte notamment dans ses mémoires qu'à peine âgée de huit ans, tandis qu'elle était en pension dans une école parisienne, ses maîtres la conduisirent à la « *Grande Place* », où un malfaiteur venait d'être exécuté, pour qu'elle « *sache à quelle extrémité les mau-*

17. Lloyd deMause, *Foundations of Psychobistory*, Creative Roots Pub, 1982, p. 11. Ouvrage disponible en ligne à l'adresse : www.psychohistory.com/htm/contents.htm. Sans autre indication, c'est moi qui traduis de l'anglais pour l'ensemble du présent ouvrage.

18. Mary Martha Sherwood, *The History of the Fairchild Family, Part I*, London, 1822, p. 54-61. L'édition originale date de 1818. Livre disponible sur <http://books.google.com/books?id=DvAHAAAAQAAJ&hl=fr>.

*vaises actions peuvent conduire les gens*¹⁹ ». En Nouvelle-Angleterre, les Puritains donnent libre cours à leur fanatisme et le clergé tire parti des exécutions publiques pour exhorter les foules à se soumettre aux Commandements de l'Église. En 1803 par exemple, devant près de dix mille personnes rassemblées pour assister à la pendaison d'un jeune meurtrier, un pasteur de Mansfield (Connecticut) s'adresse expressément aux enfants, que leurs parents ont entraînés sur les lieux du supplice, parce que ce drame devrait leur donner « *une leçon d'une importance inconcevable* » :

« Vous êtes enseignés du grand danger de vous laisser aller au péché, de glisser, insensiblement, vers des habitudes vicieuses. Ce pauvre jeune homme vous est présenté ce jour en guise d'avertissement. Il s'est livré à l'insoumission, à la cruauté, au mensonge, au vol, au langage impie et a violé le saint Sabbat de Dieu. Il contemple aujourd'hui sa fin prématurée ! Nous voyons ici que se vérifie d'une manière saisissante la déclaration solennelle de Jehovah : *"Les hommes de sang et de fraude n'atteindront pas la moitié de leurs jours"* (Ps 55, 24). Ce pauvre jeune homme est maintenant mûr pour la potence, bien qu'il n'ait que dix-neuf ans. Il doit être éliminé au matin de sa vie et, par les mains de la justice publique, précipité devant son Juge éternel. Souvenez-vous, mes jeunes amis, Oh ! Souvenez-vous que les voies du péché sont douces à l'usage et que s'y aventurer conduit à la ruine²⁰. »

L'outrance des moyens mis en œuvre ici pour éradiquer chez la jeunesse toute velléité de se « *laisser aller au péché* » est à la mesure des projections diaboliques que les adultes lui ont préalablement infligées. La violence avec laquelle les représentants de la puissance paternelle légitiment leur prise de pouvoir sur la vie ravive en chaque enfant l'empreinte de sa propre condamnation, prononcée dès avant son baptême et sans cesse réactivée par la menace, toujours implicite dans l'acte éducatif, de l'abandon et de la mort. Devant le spectacle du supplice, et plus tard à la seule réminiscence du drame auquel il a été contraint d'assister, l'enfant réprime l'expression de sa sensibilité naturelle pour se soumettre entièrement aux exigences de ses éducateurs. Humiliée par la mise en actes de ce déni total, sa conscience est d'autant plus perturbée que la scène fait remonter en lui l'empreinte des traumatismes « éducatifs » que ses parents et ses maîtres lui ont déjà fait subir. La psychiatrie reconnaît aujourd'hui que le fait d'être exposé à de telles situations est particulièrement grave pour l'équilibre psychologique d'un enfant, bien que ce genre de sévices soit encore largement répandu dans le monde. Une

19. L'auteure rajoute : « *J'ai vu la guillotine, et des caniveaux devenir rouges de ce qu'on me dit (à tort ou à raison) être du sang, et un homme à l'air triste, affairé autour de l'horrible machine, dont il fut dit qu'il était le fils du bourreau ; tant d'images lugubres qui, sans nul doute, eurent [sur moi] l'effet escompté, avec un bénéfice hautement discutable pour ma moralité.* » Frances Ann Kemble, *Records of a Girlhood*, Henry Holt & Co, New York, 1880, pp. 27-28. Livre disponible sur www.gutenberg.org/files/16478/16478-h.htm.

20. Allocution du Rvd Moses C. Welch, *A Sketch of the Circumstances of the Birth, Education, and Manner of Caleb's Life ; with practical Reflections, delivered at the place of Execution*, 29.11.1803, disponible sur <http://calebadams.org/address.htm>. À noter que l'auteur du site, mis en ligne en 2003, est favorable à la peine capitale prescrite par la Bible (Rm 13, 1-7).

étude iranienne publiée en 2006 par le *Eastern Mediterranean Health Journal*, portant sur deux cents enfants de sept à onze ans ayant assisté à une exécution par pendaison près d'Isfahan (Iran), montre que ceux-ci présentent de graves symptômes de stress post-traumatique trois mois après le drame. Ces derniers comprennent notamment des images intrusives et récurrentes du drame auquel ils ont assisté, des cauchemars nocturnes et des terreurs à l'idée qu'il se reproduise, des sautes d'humeur ou encore un désintérêt marqué pour les activités quotidiennes²¹.

Syndrome de Stockholm

Dans ces mises en scène macabres, les parents utilisent une figure punitive extérieure pour brandir la menace du châtement suprême parce qu'ils ne peuvent reconnaître que l'expression de la vitalité de l'enfant leur donne des envies de meurtres. N'étant pas à même de comprendre que ce n'est pas leur progéniture qu'ils veulent éliminer, mais les remontées émotionnelles qui les envahissent à son contact, ils reproduisent sur leurs descendants la terreur que leurs éducateurs leur ont infligée dans le même dessein inconscient. En l'occurrence, l'enfant doit sentir qu'une remise en cause de la structure névrotique que ses parents ont construite pour gérer leurs souffrances pourrait, à l'extrême, le conduire à la mort – il doit donc faire taire l'expression de sa conscience pour garder la vie sauve. Au XIX^e siècle, des humanistes commencent à dénoncer le recours à la terreur dans l'éducation de l'enfant, avançant notamment le risque que ce dernier « *s'épuise en convulsions et tombe éventuellement dans l'épilepsie*²² ». Mais la compulsion des adultes à rejouer leur histoire pour conserver leur emprise sur les nouvelles générations l'emporte sur les recommandations de bon sens. La manipulation par la terreur permet en effet d'obtenir que l'enfant se range du côté du parent abuseur et lui exprime même une certaine gratitude, par un mécanisme psychologique connu aujourd'hui sous le nom de « syndrome de Stockholm ». Cette expression a d'abord été utilisée pour qualifier le comportement, apparemment paradoxal, des victimes d'une prise d'otages, survenue dans la ville suédoise en 1973, à l'égard de leurs ravisseurs. Bien que leur vie ait été menacée, les captifs montrèrent des signes d'attachement émotionnel envers les preneurs d'otages, allant jusqu'à défendre ces derniers à l'issue de leur séquestration. Depuis,

21. A. Attari, S. Dashty et M. Mahmoodi, *Post-traumatic stress disorder in children witnessing a public hanging in the Islamic Republic of Iran*, *Eastern Mediterranean Health Journal*, Vol. 12, N^{os} 1 & 2, janvier-mars 2006. Un résumé est disponible sur www.ncbi.nlm.nih.gov/pubmed/17037223.

22. Georg Friedrich Most, *Der Mensch in den ersten sieben Lebensjahren*, Lehnhold, Leipzig, 1839, pp. 116-117. Page 118, l'auteur déclare aussi : « *Il est extrêmement dommageable et condamnable d'emmener un enfant à une exécution, de lui faire voir la dépouille d'un ami ou d'une personne sans lien de parenté. Cette coutume funeste règne dans maintes familles. On croit à tort qu'il y a là matière à inspirer une contemplation édifiante et bienheureuse, à donner une leçon que la présence du cadavre rendra plus pénétrante. Mais l'enfant, par nature, n'y est pas disposé et cela ne conduit qu'à la peur, à l'horreur, au dégoût et à l'affaiblissement de l'instinct que la nature inspire à tous les hommes à l'endroit des cadavres, dès lors qu'ils peuvent nuire à la santé.* » Livre disponible sur <http://books.google.com/books?id=NJQqAAAAAAJ&hl=fr>. C'est moi qui traduis de l'allemand.

l'appellation désigne plus largement une attitude de complaisance, voire de dénégation, que les victimes d'abus manifestent fréquemment à l'endroit de leurs persécuteurs. Pour certains psychologues, il s'agit d'une stratégie de survie qui répondrait à quatre conditions : (a) la présence d'une menace et la crainte que l'abuseur ne l'exécute, (b) la perception d'une certaine affection de la part de l'abuseur, (c) un isolement qui discrédite toute perspective autre que celle de l'abuseur et (d) la sensation de ne pouvoir échapper à la situation²³.

Ces spécialistes n'osent pas envisager que les critères qu'ils utilisent pour définir le syndrome de Stockholm décrivent exactement la situation que vit l'enfant soumis à la terreur « éducative » que lui imposent ses parents²⁴. Comme nous l'avons vu, menaces et intimidations font partie du mode relationnel que les adultes reproduisent dans leur rapport aux enfants. Pour survivre, ces derniers idéalisent donc leurs éducateurs – et particulièrement leurs parents. Dans la famille patriarcale, la doctrine parentale s'impose aussi comme une institution à caractère sectaire qui tend à écarter toute ingérence extérieure. Finalement, la perception de sa dépendance à l'égard de l'environnement familial – une dépendance dont il est d'ailleurs souvent rendu responsable – interdit à l'enfant d'entrevoir un destin différent. Dans cette perspective, l'attachement névrotique d'un otage à l'égard de son ravisseur, d'une femme abusée pour son mari violent ou d'un employé harcelé envers son supérieur sont l'expression du mode relationnel subi dans l'enfance, puis remis en scène et revécu à l'âge adulte dans toute l'intensité de sa dimension refoulée. Il en va ainsi de la loyauté que les partisans manifestent à l'endroit de leurs dirigeants politiques, de la vénération que les fidèles éprouvent pour leurs chefs spirituels ou encore de la crédulité de nombreux citoyens fascinés par le discours des médias dominants.

La manipulation par laquelle les adultes conditionnent chez l'enfant une dépendance psychologique fondée sur l'apaisement d'une terreur qu'ils ont eux-mêmes suscitée est explicite dans cette scène du XVIII^e siècle, que relate la jeune Henrietta Frances Spencer (1761-1821), future comtesse de Bessborough. Son père John Spencer, un lointain ascendant de la défunte Lady Diana, est alors l'une des grandes fortunes d'Angleterre et sa manœuvre illustre la manière dont l'aristocratie extorque l'obéissance de ses enfants et les enferme dans la reproduction de schémas relationnels destructeurs. Dans son journal, la fillette de onze ans se souvient avoir vu des cadavres par centaines, sur des potences ou des roues de torture, tandis que son père l'emmène au fond d'une crypte pour en voir d'autres encore :

23. Lire notamment Dr Joseph M. Carver, *Love and Stockholm Syndrome: The Mystery of Loving an Abuser*, <http://counsellingresource.com/lib/therapy/self-help/stockholm>.

24. Ce point de vue est également développé par Olivier Maurel, *Attachement et syndrome de Stockholm*, in *Oui, la nature humaine est bonne !*, Robert Laffont, 2009, pp. 113-116.

« Papa dit qu'il est ridicule et superstitieux d'être effrayée par la vue de cadavres, je l'ai donc suivi au bas d'un escalier sombre et étroit qui descendait en spirale un bon bout de temps, jusqu'à une porte qui s'ouvrait sur une grande caverne. Elle était éclairée par une lampe pendue au milieu et le moine portait une torche dans sa main. D'abord, je ne vis rien, et lorsque je pus, j'osai à peine regarder, car de chaque côté, il y avait d'horribles silhouettes noires, certaines grimaçantes, d'autres nous montrant du doigt ou semblant en souffrance, dans toutes sortes de positions, et si effrayantes que je ne pus m'empêcher de hurler, pensant les voir bouger. Lorsque Papa vit combien j'étais horrifiée, il ne fut pas en colère mais au contraire très gentil, et dit que je devais surmonter ma peur et toucher l'un d'entre eux, ce qui me choquait terriblement²⁵. »

Après avoir combiné l'évènement de sorte qu'il produise sur sa fille l'effet le plus angoissant, John Spencer semble compatir aux frayeurs de l'enfant en se montrant charitable. Mais il ne fait que manipuler la terreur éprouvée par la malheureuse – livrée corps et âme à son despotisme – pour cacher la monstruosité de ses actes. Les promoteurs de la *Pédagogie noire* sont les ardents défenseurs de ce genre de mise en scène, arguant par exemple qu'en matière d'éducation sexuelle « *la vue d'un cadavre impose le sérieux et la réflexion*²⁶ ». Ils suggèrent maintes situations visant à éliminer le plus tôt possible chez l'enfant toutes tendances contraires à la volonté supérieure de l'éducateur et la manipulation des sentiments tient une place importante dans cette entreprise. Si celui-ci veut éveiller la crainte par l'arrangement de quelque évènement désagréable, il ne faut pas qu'il en trahisse l'origine et « *dispose tout de telle sorte que ce soit l'effet de la nature et non de sa volonté arbitraire ou tout au moins que cela semble l'être*²⁷ ». Dans son *Levana ou la doctrine de l'éducation*, l'écrivain allemand Jean-Paul Friedrich Richter (1763-1825) dénonce l'usage de la terreur et affirme que : « *Les enfants qui ont été élevés sévèrement et disciplinés à l'aide d'images effrayantes tombent fréquemment dans la folie*²⁸. » Mais lui-même ne peut s'empêcher de remettre en scène les traumatismes d'une enfance assombrie par les superstitions de son père, un sévère prédicateur luthérien, en inventant pour son propre fils des « *représentations amusantes de situations dramatiques* » :

« Par exemple, je sors avec mon fils Paul âgé de neuf ans pour une promenade dans une épaisse forêt. Soudain, trois voyous armés et masqués sur-

25. Harriet Bessborough, *Lady Bessborough and Her Family Circle*, Murray, London, 1940, pp. 22-24. Cité par Lloyd deMause, *Foundations of Psychobiography*, op. cit. p. 15.

26. J. Oest, 1787, cité par Alice Miller, *C'est pour ton bien*, op. cit., p. 63. En allemand, lire Katharina Rutschky, *Schwarze Pädagogik*, op. cit., p. 329.

27. Kajetan Weiller, *Versuch eines Lehrgebäudes der Erziehungskunde* [Essai pour une théorie de l'art d'éduquer], München, 1802-1805, cité par Alice Miller, *C'est pour ton bien*, op. cit., p. 62. En allemand, lire Katharina Rutschky, *Schwarze Pädagogik*, op. cit., p. 470.

28. Jean-Paul Friedrich Richter, *Levana or the Doctrine of Education*, Bell & Sons, London, 1891, p. 319. La première édition allemande date de 1811. Livre disponible sur <http://archive.org/details/doctrinelvevanaor00jeanrich>.

gissent et nous tombent dessus, parce que j'ai loué leurs services contre une petite récompense le jour précédent. Nous deux n'avons que nos bâtons, mais les voleurs sont armés d'épées et d'un pistolet chargé à blanc. [...] tandis que je détourne le pistolet de sorte qu'il me manque, et qu'avec mon bâton je fais voler le poignard de la main de l'un d'eux, et m'en saisis pour attaquer le troisième, j'espère que la troupe de brigands puisse être vaincue et mise en fuite par un honnête homme avec l'aide de son fils²⁹. »

Jean-Paul Richter se présente sous les traits favorables d'un « *honnête homme* » qui veut donner à son fils une leçon de courage tout en trompant celui-ci sur l'envergure de sa bravoure réelle. L'incohérence de son comportement et le traumatisme qu'il inflige à la conscience de l'enfant ne lui sont aucunement évidents parce qu'il refoule alors les sentiments qu'il éprouvait lorsque son propre père prenait prétexte à l'effrayer et qu'il refuse d'en mesurer les conséquences. Dans les chapitres autobiographiques de *Levana*, il décrit pourtant les angoisses qu'il traversait chaque soir à l'idée de s'endormir – un calvaire dont il devine l'origine paternelle :

« [Ma] terreur des fantômes était certainement entretenue – peut-être même créée – par mon père. Il ne nous épargnait pas une seule des histoires de fantômes dont il entendait parler, et qu'il croyait parfois avoir vécues ; mais, comme les vieux théologiens, il opposait à cette croyance têtue un solide courage, et le Christ et la Croix étaient ses boucliers contre l'emprise des ténèbres³⁰. »

Comme il vénère la mémoire de son père et ne dénonce pas la violence de son emprise sur lui, Richter reproduit sur son jeune fils le mode relationnel qui l'a fait souffrir. En l'occurrence, se posant en victime d'une embuscade qu'il a lui-même mise en scène, il commande à l'enfant de le considérer comme un sauveur et enferme celui-ci dans l'illusion de la bienveillance paternelle. Sa démarche « éducative » est un prototype de la stratégie inconsciente du preneur d'otages qui, après avoir provoqué chez sa victime la terreur de mourir pour la plier à sa volonté, obtient parfois qu'elle adhère à sa cause sous l'emprise du traumatisme qu'il vient de lui infliger. Ainsi, sans afficher la brutalité de ses prédécesseurs, l'auteur de *Levana* reste-t-il cependant fidèle à l'esprit (si ce n'est à la lettre) du catéchisme luthérien de son père où l'on peut lire que les enfants désobéissants méritent la mort³¹ – ce que la conscience de son jeune fils Paul ne manqua pas de saisir au-delà des mots.

29. *Ibid.*, p. 320. Cet exemple est cité par Lloyd deMause, *Foundations of Psychohistory*, *op. cit.*, p. 14.

30. J.-P. Richter, *Levana*, *op. cit.*, p. 29. Dès son plus jeune âge, la mort et la superstition planent sur la vie de Richter. À cinq mois, son père le dépose sur le lit d'agonie de son propre père, afin que l'enfant reçoive la bénédiction du mourant. Richter écrit : « Ô pieux grand-père. Si souvent j'ai pensé à ta main me bénissant tandis que la mort la rendait déjà froide, lorsque le destin m'a conduit d'heures sombres en jours meilleurs ; et moi aussi j'ai pu m'en remettre à ma foi dans ta bénédiction en ce monde tout imprégné de Miracles et d'Esprits. » *Ibid.*, p. 6.

31. Dans le *Grand Catéchisme*, Martin Luther écrit au chapitre du Quatrième commandement : « Si, maintenant, tu ne veux pas obéir à ton père et à ta mère et te laisser éduquer, obéis au bourreau, et si tu n'obéis pas à

De la terreur éducative aux mises en scène du pouvoir

Le mode relationnel intériorisé par l'enfant sous l'emprise de la domination parentale constitue donc la trame sous-jacente aux diverses interactions sociales. Les traumatismes infligés à la conscience de l'enfant provoquent l'éclatement de son unité intérieure et le fractionnement de son psychisme en compartiments plus ou moins étanches. À mesure que l'action éducative intensifie la fragmentation de sa pensée, l'enfant se forge une personnalité cloisonnée parce qu'il ne peut pas intégrer les diverses expériences de sa vie en un tout harmonieux. Par un mécanisme de sauvegarde qui s'apparente aux digues que l'on construit pour retenir les eaux d'une mer tempétueuse, il dissocie notamment ses émotions des circonstances qui les ont provoquées et se coupe peu à peu de son ressenti. Il projette alors sur le monde extérieur – par exemple au travers de ses jeux – les multiples parties de son moi divisé dans une tentative rarement reconnue de retrouver la jouissance de sa pleine conscience. Ces mécanismes de dissociations et de projections issus de l'enfance dynamisent la personnalité de l'adulte, entraînant ce dernier à remettre en scène de manière compulsive les schémas de comportement par lesquels sa conscience naturelle a été humiliée. Par transfert, l'autoritarisme de ses dirigeants réactive en lui l'empreinte de la violence parentale et il y répond par des marques d'allégeance ou de rébellion dictées par le mode relationnel que ses parents lui ont imposé. S'il peut exercer un pouvoir à un échelon quelconque de la hiérarchie sociale, il adopte d'autant plus strictement la posture d'une figure paternelle qu'il est davantage identifié à ce rôle et reproduit alors sur des cibles émissaires les violences dont il fut l'objet.

Ces dysfonctionnements caractéristiques d'une personnalité dissociée et leurs conséquences collectives ont été particulièrement bien étudiés par la psychologue Alice Miller dans le contexte historique du Troisième Reich allemand. Dans *C'est pour ton bien*, elle observe que la sujétion absolue de l'enfant à la volonté de ses parents et de ses éducateurs est à l'origine d'une prédisposition ultérieure à se soumettre aux ordres des dirigeants politiques, dans lesquels l'adulte reconnaît inconsciemment un mode relationnel familial :

« Quand survenait quelqu'un comme Adolf Hitler qui prétendait, à l'instar du père, savoir exactement ce qui était bon, juste et nécessaire pour les autres, il n'y a rien d'étonnant à ce que, dans leur nostalgie de soumission, tant de gens aient fêté la venue d'un tel personnage et l'aient aidé à conquérir le pouvoir.

*celui-ci, obéis à celle qui allonge nos jambes, c'est-à-dire à la mort. Car voici, en bref, ce que Dieu veut avoir : ou bien, si tu lui obéis, si tu l'aimes et le sers, il te le rendra surabondamment, en te comblant de biens ; ou bien, si tu l'irrites, il t'enverra, à la fois, la mort et le bourreau. D'où viennent tant de vauriens que l'on est, journellement, obligé de pendre, de décapiter et de rouer, sinon de cette désobéissance [aux parents] ? » Marc Lienhard, André Birmelé et al., *La foi des églises luthériennes, Confessions et catéchismes*, éd. du Cerf, 1991, p. 351.*

Tous ces jeunes gens avaient enfin trouvé pour la suite de leur vie un substitut de cette figure du père sans laquelle ils étaient incapables de vivre³². »

Les chefs nazis eux-mêmes étaient pétrifiés de terreur à la seule vue du *Führer* dont les explosions de colère ravivaient le souvenir du despotisme de leurs pères. Leur attachement à ce transfert leur permettait de disposer à leur guise de la machine répressive du Reich et de l'utiliser pour terroriser des individus ou des groupes sociaux incarnant les parties de leur moi que leurs éducateurs avaient éradiquées sans pitié au cours de leur jeunesse. Hermann Göring, fondateur de la *Gestapo* et commandant de la *Luftwaffe*, disait par exemple être saisi de frayeur en présence de Hitler et déclarait ouvertement : « *Ce n'est pas moi qui vis, mais Hitler qui vit en moi*³³ ! » Cette identification totale à la figure punitive du *Führer* fit de lui le personnage le plus redoutable du régime après Hitler qui le désigna comme son successeur potentiel. Président du *Reichstag* dès 1932, il fut le premier à dénoncer « *un complot communiste* » derrière l'incendie criminel qui détruisit ce bâtiment en 1933 et justifia la suppression des libertés civiles. Nommé Ministre de l'Intérieur pour la Prusse la même année, il dirigea la force de police la plus importante du pays et la dressa contre les opposants politiques. Commandant en chef des forces aériennes en 1935, il suggéra encore à Hitler de tester les capacités destructrices inédites de ses bombardiers *Stuka* contre la ville basque de Guernica, le 26 avril 1937, inaugurant le concept meurtrier de bombardements stratégiques intentionnellement dirigés contre les populations civiles pour démoraliser l'adversaire³⁴. Voilà pourquoi Göring pouvait affirmer :

« C'est seulement avec le *Führer* et derrière lui que l'on détient le pouvoir et les puissants moyens dont dispose l'État. Si l'on agissait contre sa volonté ou même simplement sans lui, on se trouverait immédiatement réduit à l'impuissance³⁵. »

Paradoxalement, le goût des nazis pour les mises en scène grandioses était une expression de ce sentiment d'impuissance remontant de l'enfance. La stricte observance des solennités du régime et l'exaltation que procurait toute démonstration de la puissance du Reich offraient aux Allemands une compensation psychologique au désespoir d'avoir été livrés aux mises en scènes « éducatives » par lesquelles leurs parents et leurs maîtres réactivaient en eux la terreur de l'abandon et de la mort afin de les soumettre à leur volonté. Nul autre plus que Hitler n'incarnait cette compulsion malade à théâ-

32. Alice Miller, *C'est pour ton bien*, op. cit. p. 89.

33. Cité par Joachim Fest, *Les maîtres du Troisième Reich*, Grasset, 1965, p. 93.

34. D'après son témoignage au procès de Nuremberg où il déclara : « *Je conseillai [à Hitler] d'apporter son soutien [à Franco] en toutes circonstances, tout d'abord, afin de prévenir la propagation du communisme dans cette région et, d'autre part, par cette opportunité, pour tester ma jeune Luftwaffe.* » Sur le concept de bombardements stratégiques, voir également le chapitre 4 du présent ouvrage.

35. Cité par Joachim Fest, op. cit., p. 94.

traliser l'exercice du pouvoir, à organiser le spectacle de son omnipotence pour susciter un effet dramatique maximal, à manœuvrer en coulisse pour obtenir que les événements suivent un scénario étudié tout en laissant croire à une évolution nécessaire. Les intrigues qui jalonnèrent son ascension vers la domination absolue de l'Allemagne étaient autant de représentations par lesquelles les citoyens reconnaissaient l'implacable dessein de leurs éducateurs et y répondaient par une forme d'hébétude caractéristique du syndrome de Stockholm. L'incendie criminel du *Reichstag* – une mise en scène radicale qui permit à Hitler de s'emparer des pleins pouvoirs – fournit une illustration éloquente de cette dynamique collective.

Le retour à l'ordre du Père

Le 25 février 1933, alors qu'Adolf Hitler est chancelier du *Reich* depuis moins d'un mois, le quotidien nazi *Völkischer Beobachter* divulgue l'existence d'un « gigantesque plan de subversion mondiale³⁶ » prétendument découvert lors d'une perquisition du siège du parti communiste. Le 27 au soir, le palais du *Reichstag* où se réunissent les députés du Parlement allemand s'enflamme de manière aussi inattendue que spectaculaire. Le président du *Reichstag* Hermann Göring accourt rapidement, bientôt rejoint par Hitler, pour dénoncer la marque d'une insurrection communiste devant un parterre de journalistes. Un jeune anarchiste hollandais vient justement d'être appréhendé dans le bâtiment en possession de matériel inflammable. Bien que celui-ci affirme avoir agi seul, Göring fait aussitôt arrêter tous les députés du *Kommunistische Partei Deutschlands* (KPD) qui fait campagne en vue des élections anticipées devant se tenir le 5 mars. Le lendemain, le président du *Reich* Paul von Hindenburg signe l'Ordonnance de l'incendie du *Reichstag*, un décret qui suspend jusqu'à nouvel ordre la plupart des droits démocratiques – notamment la protection des citoyens contre la détention arbitraire – pour « contrer les violences communistes³⁷ ». Le 24 mars, cédant aux intimidations de Hitler, le nouveau Parlement accepte la Loi des pleins pouvoirs qui confère à ce dernier le droit de diriger par décrets, sans plus en référer au *Reichstag*. En quelques semaines, des milliers d'opposants sont internés dans les premiers camps de concentration comme Oranienburg ou Dachau qui viennent d'être mis en service. Parmi eux figurent quatre-vingt-seize députés du centre et de la gauche³⁸. Situé près de Munich (Bavière), le camp de Dachau est doté d'un règlement d'exception dicté par le nouveau « droit révolutionnaire » du parti qui consacre la suppression des droits fondamentaux et le règne de l'arbitraire. Ce cadre

36. Lire François Delpla, *Le terrorisme des puissants : de l'incendie du Reichstag à la nuit des Longs couteaux*, in *Un siècle de terrorisme*, Guerre et Histoire N° 7, 9.2002, www.delpla.org/article.php3?id_article=62.

37. *Verordnung des Reichspräsidenten zum Schutz von Volk und Staat*, Reichsgesetzblatt I, 1933, S. 83, 28.2.1933. Lire <http://de.wikisource.org/wiki/Reichstagsbrandverordnung>.

38. Un mémorial leur est consacré devant l'actuel *Reichstag* de Berlin. Voir http://fr.wikipedia.org/wiki/image:Reichstag_members_1933_memorial.jpeg.

permet aux miliciens de la *Schutzstaffel*, la SS dirigée par Heinrich Himmler, d'infliger aux ennemis du régime la même terreur systématique qui leur fut infligée, enfants, quand ils étaient livrés sans défense à l'impitoyable arbitraire de leurs éducateurs. Dès leur arrivée, les nouveaux détenus subissent une bastonnade de routine et plusieurs sont exécutés pour l'exemple ; ayant perdu toute dignité, ils sont traités en esclaves³⁹. Dachau devient bientôt le modèle de « l'ordre » que le Troisième Reich veut imposer à l'Europe.

Dans cette rapide dégringolade d'une république fragile vers l'enfer concentrationnaire, l'incendie du *Reichstag* joue le rôle d'un sinistre catalyseur. En effet, sa mise en scène à des fins de propagande est l'amorce d'un processus rigoureusement planifié que les nazis eux-mêmes désignent par l'euphémisme de *Gleichschaltung* ou « synchronisation ». Formé de *gleich* (semblable, identique) et de *Schaltung* (connexion, couplage), cette politique implique une coordination autoritaire et quasi mécanique de l'appareil étatique, à tous les échelons des institutions, avec pour objectif d'unifier le pays autour de la seule idéologie nazie. Par exemple, faisant suite à l'adoption par le *Reichstag* de la Loi des pleins pouvoirs, le ministre de la Justice Franz Gürtner se référa explicitement à la *Gleichschaltung* pour supprimer pareillement la souveraineté législative des *Länder*, les provinces allemandes, et nommer à leur tête des proconsuls nazis. Ces derniers purent alors éliminer par décrets tous les fonctionnaires qui ne leur prêtaient pas allégeance et étendre ces mesures d'épuration aux associations culturelles et sportives. Les partis politiques prononcèrent finalement leur propre dissolution et une nouvelle loi fit du *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* – le parti d'Adolf Hitler – la seule force politique autorisée dès juillet 1933.

Dans le contexte d'une telle coordination, il est difficile de penser que l'incendie du 27 février relevât d'un simple concours de circonstances que le pouvoir nazi aurait habilement exploité à son avantage. C'est pourtant la thèse que défendent plusieurs historiens convaincus que l'anarchiste hollandais Marinus van der Lubbe, arrêté sur la scène du crime alors qu'il venait d'allumer plusieurs foyers avec ses habits, aurait agi de sa seule initiative afin de dénoncer le régime de terreur que voulaient imposer les nazis⁴⁰. Leur conviction s'appuie essentiellement sur les aveux du jeune pyromane et sur le témoignage du chef de la police prussienne Rudolf Diels qui fut chargé de l'interroger. Outre le défaut de reposer sur des sources peu fiables, cette présomption néglige le fait que le bâtiment du *Reichstag* ne symbolisait pas

39. Lire Stanislav Zámečník, *Le camp de concentration de Dachau dans le système de la dictature nazie*, in *Le camp de concentration de Dachau entre 1933 et 1945*, Comité international de Dachau, 2005. Le chef de camp disait aux nouveaux détenus : « Vous êtes sans droits, sans honneur et sans défense. Vous êtes un tas de merde, et c'est bien comme ça aussi que vous allez être traités. » Cité par Zámečník, *ibid.*, p. 61.

40. Il s'agit notamment de Fritz Tobias, *Der Reichstagsbrand, Legende und Wirklichkeit*, Grote Rastatt, 1962, et plus récemment de Ian Kershaw, *Hitler, 1936-1945*, Paris, Flammarion, 2001. C'est aussi la thèse que défendent Yves Pagès et Charles Reeves, *Carnets de route de l'incendiaire du Reichstag*, Verticales, 2003.

le nazisme, mais le système parlementaire que Hitler s'était précisément juré de détruire parce qu'il y voyait le « *fossoyeur de la nation allemande et de l'empire allemand*⁴¹ ». Suggérant un bûcher que l'on dresse contre des hérétiques, l'embrasement de l'édifice devait donner corps aux imprécations que les nazis proféraient depuis longtemps contre les institutions de la République. Loin de dresser le pays contre ses oppresseurs, une telle mise en scène aurait pour effet de pétrifier les dirigeants de l'opposition démocratique et d'étouffer toute velléité de révolte en ravivant en chacun le traumatisme provoqué jadis par la violence du châtement paternel infligé à l'enfant. Cette perspective justifiait que les nazis eux-mêmes missent le feu au *Reichstag* tout en se présentant publiquement comme le dernier bastion d'une nation désormais livrée aux affres de l'anarchie.

En 2001, fondées sur des archives nazies découvertes à Berlin-Est après la réunification allemande, de nouvelles recherches vinrent confirmer cette version des faits. Réunies dans un livre de plus de huit cents pages, elles débouchent sur une compréhension plus complète de la manière dont les dirigeants nazis ont planifié l'attentat contre le siège du Parlement allemand⁴². Le chef de la police Rudolf Diels, nommé à ce poste depuis moins d'une semaine, avait de bonnes raisons de mettre en cause la seule responsabilité du Hollandais van der Lubbe puisqu'il était lui-même compromis dans l'organisation de cette machination imaginée par Joseph Goebbels – futur ministre du Reich à l'Éducation du peuple et à la Propagande – et supervisée par Göring. Dans un télégramme radio envoyé à tous les commissariats de Prusse trois heures avant l'incendie, Diels écrivit :

« Nous sommes informés que des communistes préparent des attaques systématiques contre des brigades de police et des membres d'associations nationalistes dans le but de les désarmer. [...] Des contre-mesures adéquates doivent être prises immédiatement et les fonctionnaires communistes placés en détention préventive lorsque cela s'avère nécessaire⁴³. »

Ainsi, suivant la logique projective qui dynamise toutes les mises en scène inspirées par la *Pédagogie noire*, les arrestations de militants communistes opérées dès le lendemain avaient-elles été ordonnées par Rudolf Diels avant même que n'advienne l'évènement qui servirait à les justifier. En se fondant sur de nombreux documents versés au procès de Marinus van de Lubbe, condamné à mort et guillotiné pour « *haute trahison* » le 10 janvier 1934⁴⁴, les auteurs relèvent également que tous les experts du feu appelés à la

41. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, traduction J. Gaudefroiy-Demombynes et A. Calmettes, La Bibliothèque électronique du Québec, Tome I, p. 477. Ouvrage disponible sur <http://fr.calameo.com/read/000009323f01924e2e135>.

42. Alexander Bahar et Wilfried Kubel, *Der Reichstagbrand – Wie die Geschichte gemacht wird*, Quintessenz Verlag, Berlin, 2001. Pour un résumé de ce livre, lire *The Reichstag Fire, 68 years on*, World Socialist Web Site, www.wsws.org/articles/2001/jul2001/reic-j05.shtml.

43. A. Bahar et W. Kubel, *op. cit.*, p. 71.

44. La condamnation de van der Lubbe a été officiellement jugée « *illégal* » le 10 janvier 2008, les ser-

barre s'accordaient pour dire que ce dernier n'avait pu agir seul⁴⁵. Les nazis n'étant pas parvenus à prouver la responsabilité des autres accusés communistes, ceux-ci furent acquittés et le jeune anarchiste demeura le seul coupable présentable en dépit de l'inconsistance des charges retenues contre lui. Outre l'intérêt d'absoudre les véritables commanditaires de l'incendie du *Reichstag*, son supplice devait illustrer le sort que les nouveaux maîtres de l'Allemagne réservaient à ceux qui se dresseraient contre leur volonté de rétablir coûte que coûte l'ordre du Père.

vices du procureur fédéral allemand ayant estimé que le verdict reposait sur des « *prescriptions injustes spécifiquement national-socialistes* ». Lire *Incendie du Reichstag : peine nazie annulée*, Agence France Presse, 10.1.2008, www.lefigaro.fr/flash-actu/2008/01/10/01011-20080110FILWWW00550-incendie-reichstag-peine-nazie-annulee.php.

45. A. Bahar et W. Kubel, *op. cit.*, p. 321.